

VOYAGES SCIENTIFIQUES DE BOULIFA (Maroc, 1905 ; Kabylie, 1909-1912)

par
Ouahmi Ould-Braham

L'impact et la fascination que Saïd Boulifa exerce, ou qu'il pourra exercer encore plus, sur les Algériens kabyles d'aujourd'hui, malgré le côté daté de certains pans de ses travaux, sont dus à la finesse et à la rigueur appliquée de ses connaissances intellectuelles – auxquelles s'ajoute son amour profond de son objet d'études – concernant le domaine berbère, et plus particulièrement la Kabylie.

En effet, hormis la parenthèse marocaine (allant de 1905 à 1908), c'est à la Kabylie que Saïd Boulifa a consacré l'essentiel de ses œuvres. D'autre part, ce berbérisant a quelque chose qui suscite la sympathie, et cet attrait chez les jeunes lettrés berbérophones n'a pas diminué avec les années¹. Chez lui, nous trouvons un homme qui a abordé, avec bonheur le plus souvent, plusieurs branches du savoir "berbérologique" : grammaire, composition de textes originaux, traductions, études d'intérêt sociologique, "prises de position", histoire ; avec des écrits et des recherches qui révèlent en lui, pour l'époque, une relative richesse de valeurs, il mérite bien qu'on le qualifie d'honnête homme berbérisant.

Le but de cet article est d'étudier un important segment de la carrière scientifique de Saïd Boulifa, avec à l'appui tous les faits connus ou non, ainsi que quelques analyses. De l'ensemble de cette carrière, on est tenté au premier abord de reconnaître trois périodes :

— *une première période* avec un Saïd Boulifa auteur de travaux pédagogiques² et des prises de position tournant autour de la scolarisation des petits Kabyles³ ;

1. Plusieurs notices et articles ont été consacrés à cet auteur : M. Redjala, S. Chaker, T. Yacine-Titouh, O. Ould-Braham... Ajouter à cela des points de vue parus dans la presse algérienne.

2. *Une première année de langue kabyle (dialecte zouaoua)*. A l'usage des candidats à la prime et au brevet de kabyle, Alger, A. Jourdan, 1897, 2^e édition, 1910, 228 p. : *Recueil de poésies kabyles (texte zouaoua)*, précédé d'une étude sur la femme kabyle, Alger, A. Jourdan, 1904, XCII p. + 555 p.

3. "Quelques observations relatives à l'instruction des indigènes (réponse à une critique parlementaire)", *Bulletin de l'Enseignement des Indigènes*, Alger, 1897, pp. 173-176 ; 1898, pp. 17-20.

— *une deuxième période* concerne la mission au Maroc à laquelle il a participé, sous la conduite du marquis de Segonzac (hiver 1904-1905)⁴. Il en a rapporté un certain nombre de résultats : des manuscrits chleuhs, pour la plupart inédits, des ethno-textes, des matériaux grammaticaux et lexicographiques, sans oublier un journal de route ;

— *une troisième période* enfin, consiste en quelques promenades archéologiques, et Saïd Boulifa de s'initier à l'épigraphie libyco-berbère dans la Kabylie du Sebaou⁵, d'étudier la période antique de la région et d'élargir son étude à toute la Kabylie du Djurdjura pour embrasser une période historique beaucoup plus longue, allant de l'Antiquité à la prise d'Alger (1830).

Ces trois périodes supposées constitutives d'une carrière sont-elles justifiées⁶ ? Les coupures qui en découlent sont-elles aussi nettes ? C'est ce qui va être indirectement montré à la lecture de ce qui va suivre – à l'aide des éléments d'information que j'ai pu réunir à propos de l'activité scientifique du berbérisant kabyle, activité circonscrite dans cette phase allant de 1905 à 1912.

I. LE VOYAGE DE BOULIFA AU MAROC

Le journal de route⁷ de Saïd Boulifa, récemment découvert, nous donne un éclairage nouveau sur maints aspects de la personnalité de l'auteur et surtout, il relate avec force détails le voyage qu'il a effectué, à l'occasion de la deuxième mission du marquis de Segonzac durant l'hiver 1904-1905. Ce voyage a eu lieu dans un contexte difficile, car fort troublé⁸, marqué par des rivalités des grandes puissances pour l'influence sur la contrée marocaine.

4. "Manuscrits berbères du Maroc", *Journal asiatique*, 10^e série, t. VI, 1905, pp. 333-362 ; *Textes berbères en dialecte de l'Atlas marocain*, Paris, Leroux, 1908, IV p. + 388 p.

5. "L'inscription libyque de l'fir'a". *Revue archéologique* (Paris), t. LIII/2, 1909, pp. 387-415 ; "Nouveaux documents archéologiques découverts dans le Haut Sebaou (Kabylie)". *Revue africaine*, t. LV, 1911, pp. 16-41 ; "[Compte-rendu d'une mission archéologique en Kabylie]", *Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques et scientifiques* (Paris), 1912, pp. CCXXII-CCXIV.

6. Il est évident, cela pose quelques problèmes. Par exemple, où placer les *Cours de deuxième année de langue kabyle* (Alger, Jourdan, 1913, XXIV p. + 544 p.) ? dans la *première période* si l'on s'en tient au genre, ou bien dans la *seconde* si l'on suit la chronologie !

7. Voir O. Ould-Braham : "Le voyage de Saïd Boulifa au Maroc d'après son *Journal de Route* (Bled es-Siba), hiver 1904-1905)", *Études et Documents berbères*, 12, 1994, pp. 35-105.

8. Le Makhzen alaouite a préservé son indépendance jusqu'à la fin du XIX^e siècle, puis la situation s'est détériorée : Moulay Abd el-Aziz, qui a succédé à son père en 1894, eut beau tenter des réformes, il se heurta à de vives oppositions, ce qui provoqua une grave crise politique alimentée par de fréquentes révoltes, menaçant l'unité du régime chérifien : des tribus affirment de plus en plus leur indépendance. Les grandes puissances aiguïssent leurs appétits et le Maroc est devenu le terrain privilégié de leurs rivalités. L'Allemagne d'une part, pour contrebalancer les privilèges de ses rivaux est favorable à l'indépendance du royaume chérifien, l'Angleterre et la France d'autre part, se disputent le droit d'avoir sur la contrée une influence directe, et de régler les problèmes marocains à coups de traités, d'accords et de propositions de réformes. La guerre est évitée de justesse grâce à l'organisation d'une conférence à Algésiras (janvier-avril 1906), à l'issue de laquelle est instauré un contrôle international sur le Maroc.

Ces événements ont une incidence sur les missions scientifiques qui se multiplient. Le marquis de Segonzac, comme tant d'autres, se lance dans l'exploration des zones presque inconnues, soutenu par la Société de Géographie de Paris et le Comité du Maroc, présidé par Eugène Etienne. Le but de sa mission, d'une importance capitale, est d'explorer le "pays insoumis" (*Bled es-Siba*), d'en effectuer un relevé topographique minutieux et d'y faire une enquête approfondie dans d'autres domaines de la connaissance. Des spécialistes l'accompagnent⁹.

Le voyage d'après son journal de bord

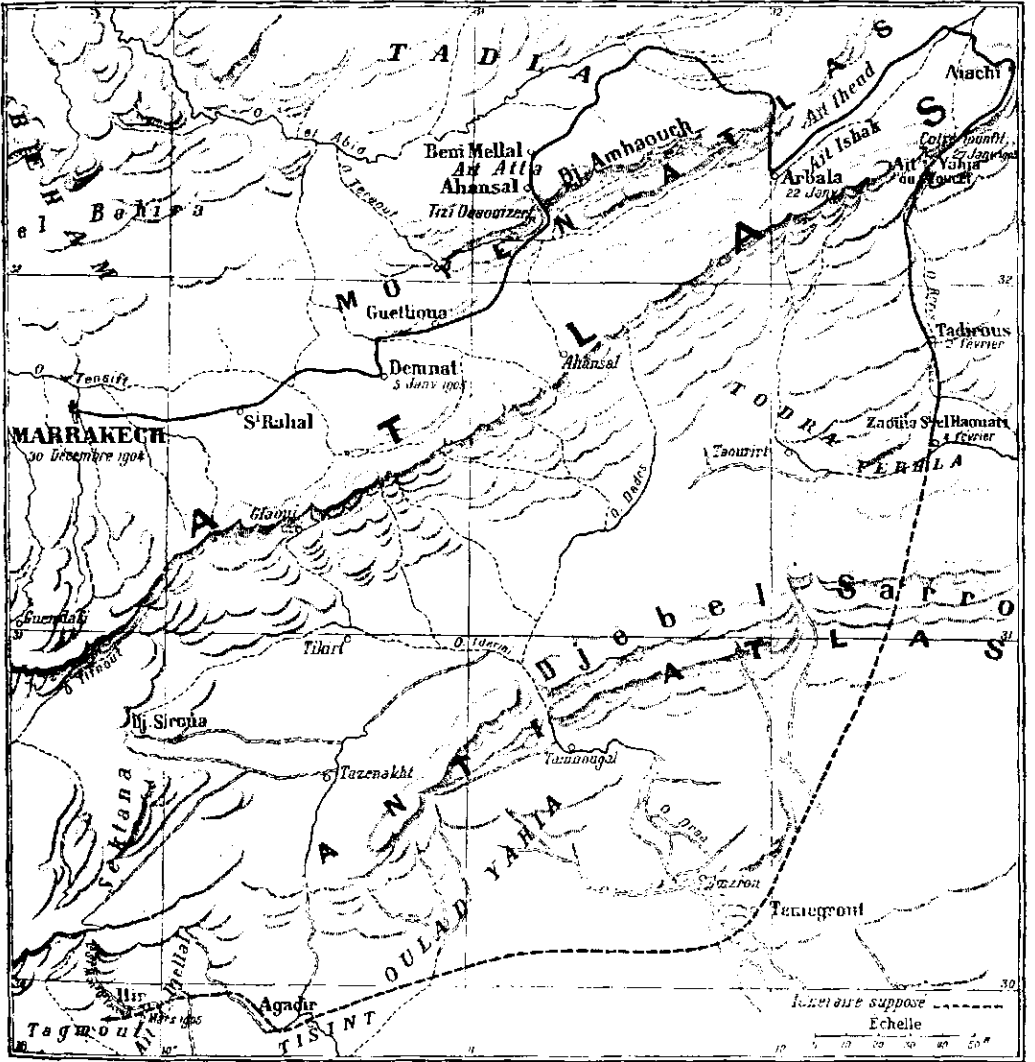
D'Oran, le 5 novembre 1904, ils s'embarquent à bord du *Tell* à destination de Tanger ; le voyage a comporté plusieurs escales : Nemours, Mellila, Titaouin, Gibraltar. Puis, après Casablanca et Mazagan, c'est le débarquement à Mogador, où leur impressionnant équipement ne passe pas inaperçu et où ils vont organiser la suite de leur voyage à l'intérieur des terres. Saïd Boulifa y recueille ses premières notes et ses premiers vocables sur la langue tachelh'it, ainsi que ses premières informations ethnographiques sur les techniques de culture et d'élevage. Premier incident également avec René de Segonzac, le "chef" de la mission dont la discipline de fer ne convient pas à sa nature indépendante.

Le 28 novembre, c'est le départ en direction de Sidi-Yasin Ou Lbaz chez les Ida Ou Gourdh. Les conditions sont rudes et pénibles. Heureusement, Saïd Boulifa peut entamer ses premières observations botaniques, car la flore est extrêmement variée dans les régions traversées.

La première étape est Ain-Lah'djer où, à l'issue d'une discussion houleuse entre les membres de la mission au sujet de leur sécurité, ils décident de se scinder en trois groupes pour mieux passer inaperçus : Louis Gentil et René de Flotte forment les deux premiers, pendant que Segonzac et Saïd Boulifa vont attendre jusqu'au 21 décembre l'arrivée des armes si précieuses dans ces régions troublées par des conflits.

Le véritable départ vers l'est et le pays des Oulad Bou Essebâ n'a donc lieu que le 24 décembre, au cœur de l'hiver. La caravane est enrichie de trois chérifs, guides et muletiers, dont le comportement donne lieu à des descriptions drôles et sarcastiques de Saïd Boulifa, notamment leur manière de manger le couscous avec les doigts, leur lenteur, leurs multiples bévues... Durant tout leur voyage, il leur faut déjouer la méfiance des habitants, en usant de stratagèmes, en se déguisant, en falsifiant leur identité, et en faisant jurer aux muletiers le secret sur le véritable but de leur mission...

9. Louis Gentil (naturaliste et géologue), René de Flotte-Roquevaire (topographe et cartographe), Abdel-Aziz Zénagui (répétiteur d'arabe à l'Ecole des langues orientales), Si-Saïd Boulifa (chargé de cours de berbère à l'Ecole supérieure des Lettres d'Alger).



Carte des itinéraires de la mission Segonzac

Ils découvrent les régions de Chichaoua, de Douar Sidi H'emmadi Bissou, de Nzalat Lihoudi où leur cuisinier belliqueux décide de les quitter, avant d'arriver à Merrakech¹⁰, majestueuse avec son imposant minaret principal qui surplombe la ville.

Puis ils traversent successivement le territoire des Ouled Zebri, la luxuriante vallée d'Immi-n-Zat, la tribu des Mesfioua où abondent des douars, petits hameaux vivant de la culture de céréales et de l'élevage, le territoire des Zemram où se trouve un lieu sacré cocasse, destiné aux bêtes paresseuses qui ne veulent pas labourer (!), le territoire des Serar'na, en pleine révolte contre leur qaïd, celui de la puissante et influente zaouïa des Naceria, et la zaouïa de Taglaouit, riche établissement religieux dont la réputation de sainteté n'est plus à faire¹¹. Tout au long de leur route, son attention est retenue par la présence de petits châteaux-forts. A Demnat, située dans une cuvette entourée de montagnes, le chérif les reçoit avec chaleur. Cette ville, industrielle et commerçante, réputée pour ses poteries, a été pourtant le théâtre d'événements tragiques, envahie, pillée et détruite.

Ils en repartent le 7 janvier, en direction du territoire des Aït Daoudanous, où abondent les arbres fruitiers, et c'est là où Saïd Boulifa a enrichi son herbier. Puis ils débouchent dans la vallée de Tassaout et la zaouïa des Aït Si Mh'and, où ils sont une fois de plus contraints de dissimuler leurs appareils photographiques et leurs instruments astronomiques pour ne pas éveiller la méfiance de leurs hôtes. Le lendemain, ils atteignent la zaouïa de Bou'anter, chez les Aït Tikhleft.

C'est le 9 janvier qu'ils parviennent enfin dans cette région inexplorée et inconnue, Tagella, point de départ du plateau des Kettouia et qui fait le lien entre le Blad Makhzen et le Blad Essiba, où vit une population exclusivement berbère, dont les mœurs, nous dit Saïd Boulifa, sont semblables à celles des Kabyles du Djurdjura. Ils traversent plusieurs tribus dans des circonstances parfois périlleuses¹² :

— les Aït Meççad, confédérés en plusieurs tribus, dont les Aït Ikhlef chez qui ils passent la nuit et où ils assistent à une de ces querelles si courantes chez les Berbères, toujours excessifs et ombrageux, ajoute-t-il ;

— les Aït Bouzid, en conflit avec les Aït 'Atta, chez qui Saïd Boulifa relève une coutume matrimoniale originale qui consiste à organiser un simulacre de vol de la mariée, remise ensuite à l'époux dans un lieu tenu secret où le mariage est consommé à l'insu des parents ;

10. Pourtant, en visitant celle-ci, Saïd Boulifa est vivement déçu par la saleté, la vétusté et l'insalubrité qui y règnent, sa décadence étant accentuée par la crise politique et les troubles incessants.

11. Ce qui n'empêche pas Saïd Boulifa d'émettre des réserves sur cette soi-disant charité qui consiste à exploiter les habitants et à s'enrichir à leurs dépens.

12. Ils ne doivent leur salut qu'à leur prudence.

— les Aït Ali ou Mh'and, qui les aident à poursuivre leur route, et les Aït Khijan, dont une troupe d'hommes armés les menace avant de les escorter fort heureusement jusqu'à la frontière des Aït Atta ;

— les Aït Tif-Ar'ioul qui les reçoivent chaleureusement et auprès de qui le chérif de la caravane se fait passer avec le plus parfait naturel pour le fils du célèbre Ma-La'inin, craint et respecté de tous ;

— les Aït Tchoukhman, très redoutables, où l'inquiétude de la caravane s'accroît en raison du comportement de ses guides, auxquels Saïd Boulifa, promu chef muletier, recommande sans cesse prudence et patience ;

— les Aït Boulman, chez qui ils assistent à une fête de village, avec des danses et des chants que Saïd Boulifa regrette de ne pouvoir transcrire ;

— les bergers de la vallée de Thangarfa Nait 'Abdi, dont la méfiance est endormie par le chérif qui vante une fois de plus les mérites de son pseudo-père, Ma La'inin, ce qui n'empêche pas le marquis de Segonzac d'être contraint de se grimer en s'enduisant de henné ;

— et enfin Bou-Farda, qui se trouve à deux étapes avant la vallée de la Melouya, où s'achève le récit de Saïd Boulifa.

L'intérêt de ce journal de route

Quel regard jette Saïd Boulifa sur le Maroc berbère ? Notons d'abord que, quoique berbère, celui-ci, ayant la distance nécessaire, a tendance à considérer les Berbères et à les regarder avec des yeux d'un Européen, relatant sans cesse l'opposition entre les notions de civilisation, de progrès, de justice, et de barbarie. En raison du rôle "double" qu'il semble jouer, son regard est empreint d'une certaine ambiguïté, parfois excessive et parfois justifiée, refusant de s'identifier aux Berbères qui lui sont pourtant familiers.

Malgré cela, il constate – en leur rendant presque un hommage – avec quelle ténacité ils ont su préserver leurs traditions et leur langue, en dépit de toutes les influences et agressions extérieures¹³.

En ce qui concerne l'organisation administrative et politique de ces tribus de l'Atlas, Saïd Boulifa n'est nullement dépaysé, tant il croit retrouver l'organisation en vigueur dans la Kabylie d'avant 1857, avec ses *djemâa*, ses *amr'ar* et ses notables, outre la charité et l'esprit d'égalité parmi les principes importants de la *démocratie berbère*.

Par ailleurs, Saïd Boulifa recueille des informations de première main sur les mœurs et les coutumes des communes berbères rencontrées sur son pas-

13. C'est à Bou'anter qu'il dit reconnaître le Berbère authentique : farouche, méfiant vis-à-vis de tout étranger susceptible de menacer son indépendance, belliqueux au premier abord, mais hospitalier et accueillant dès que l'on a gagné sa confiance ; sur le plan religieux, plus respectueux de la tradition que véritablement dévot ; fier et courageux, la puissance seule peut lui faire courber l'échine ; quoique individualiste, il a le culte de la tribu et de la famille ; ombrageux et susceptible, il se querelle volontiers et ces disputes dégénèrent fréquemment en conflits inter-tribaux sans fin.

sage. Les coutumes matrimoniales sont, dit-il, identiques à celles pratiquées en Kabylie, où tout est soumis à l'autorité paternelle, à l'exception toutefois des femmes lettrées de la zaouïa de Tanar'melt qui, paraît-il, se marient selon leurs inclinations. L'influence sociale de la femme berbère de l'Atlas semble aussi importante que celle de la femme kabyle. Certaines habitudes ne manquent pas d'être surprenantes, comme celles des hommes et des femmes Chiatat du nord-est de Mogador par exemple.

Il relève également avec précision les diverses coutumes vestimentaires et culinaires, ainsi que les modes d'habitat, allant des châteaux-forts et des maisons à terrasses en pisé aux habitations les plus frustes, huttes coniques ou cahutes souterraines. Ses observations sur les techniques d'élevage et de culture donnent également lieu à d'intéressantes informations pour l'époque¹⁴.

Il faut s'arrêter un instant sur le ton adopté par l'auteur dans ce journal, assez critique dès les premières pages. Pour ce qui est du contenu, Saïd Boulifa semble davantage s'intéresser à la situation politique, à la politique coloniale de la France au Maroc¹⁵ et à d'autres sujets plus ou moins connexes, qu'à son domaine proprement dit, qui est la linguistique berbère ; mais qui fera l'objet d'un travail à part.

Comparé aux récits de René de Segonzac et de Louis Gentil, son journal est plus subjectif, dévoilant états d'âme, enthousiasmes et inquiétudes. Le ton plus personnel de Saïd Boulifa tient sans doute à plusieurs raisons. Sans doute les difficultés rencontrées pour recueillir des informations purement linguistiques l'ont-elles poussé à s'intéresser à d'autres domaines, tels la botanique, la géographie et l'ethnographie, qu'il ne se contente pas de survoler mais approfondit, les reliant à la vie quotidienne et établissant sans cesse des comparaisons avec la Kabylie qu'il connaît si bien. Par ailleurs, sa personnalité originale et individuelle a influencé son œuvre, lui conférant une dimension romanesque et littéraire : le récit abonde en réflexions, en anecdotes, en péripéties fertiles en rebondissements, où les relations humaines ont une part importante. Il met en scène son héros, c'est-à-dire lui-même, parmi des personnages aux mœurs exotiques, procédé propre aux littératures chargées de dépayser le lecteur. Il parle à la première personne et se met sans cesse en avant, non sans vanité d'ailleurs.

A en croire son récit, c'est lui qui aurait tenu le rôle le plus important dans cette mission, organisant le voyage, donnant des conseils judicieux, inventant mille stratagèmes pour passer inaperçu, s'habillant à la mode marocaine, protégeant le marquis de Segonzac et l'aidant dans ses observations astro-

14. Parmi celles-ci, la récolte de l'*argan* est tout à fait particulière : les troupeaux de chèvres, brebis, moutons, bœufs, chameaux sont lâchés sous les arbres pour manger les fruits mûrs tombés et les digérer en en rejetant toutefois le noyau ; les femmes passent ensuite dans les étables pour ramasser ces noyaux d'où l'on extrait les amandes qui produiront l'huile.

15. L'une des motivations de Saïd Boulifa est d'inscrire son récit dans une actualité et constituer un témoignage d'une notable valeur.

nomiques nocturnes et allant jusqu'à jouer le chef muletier. En outre, si l'on en croit ce journal, il est le seul à s'opposer à l'autorité du "chef", affirmant ainsi son indépendance et sa subjectivité.

Suite du voyage

C'est à Bou-Ferda (jeudi 19 janvier) que finit le *Journal* de Saïd Boulifa (la première partie)¹⁶. Escortés par le chef de fraction et de cinq notables – pour leur servir de guide jusqu'à la zaouïa d'Arbala –, la caravane à laquelle appartient Saïd Boulifa devra rencontrer le fameux Si-'Ali-Amhaouch.

A ces notes de Saïd Boulifa, il manque les dernières étapes du voyage, la relation du chemin de retour, ainsi qu'une conclusion d'ensemble. Pour en savoir plus sur la suite (non écrite par Saïd Boulifa) de ce voyage, nous nous appuyerons sur les témoignages du marquis de Segonzac¹⁷.

Cette seconde étape était bien plus dangereuse que la première, en raison de la réputation d'intolérance du chérif. Mais tout se passa pour le mieux et le chérif fut hospitalier et ravi de montrer à ses visiteurs son mode de vie, et de les interroger sur les récents événements politiques. Leur séjour à Arbala dure trois jours.

Il va les escorter pendant deux autres jours en direction des sources de la Melouya. Le 23 janvier, toujours accompagnés de cet hôte puissant, ils franchissent le territoire des tribus Aït-Abdi et Aït-Ih'and, réputées dangereuses. Le chérif leur commente la topographie de la région¹⁸. Froidement accueillis par les Aït-Aïssa, fraction des Aït-Sokhman, le chérif décide de camper chez les Aït-Yahia où ils sont reçus dans l'abondance. Le 24 janvier les Aït-Aïssa leur bloquent le passage en voulant réparer l'hospitalité manquée de la veille¹⁹. Après un hiver curieusement doux, la neige apparaît le 25 janvier et ils s'installent au pied du *qçar* d'Azerzour chez les Aït-Ih'and. Le 26 janvier ils quittent Azerzour en direction du Sud et cette date marque une nouvelle tournure du voyage, qui consiste à traverser le Haut-Atlas et à passer à l'oued Dra. Le chérif a été relayé la veille par les Aït-Ih'and qui les conduisent jusqu'aux Aït-H'addidou dans le Haut-Atlas, une chaîne de montagnes d'accès difficile, séparées par des vallées escarpées et desservies par trois cours d'eau : l'Oued-Ziz, l'Oued-R'eris et l'Oued-Thodr'a. Cette étape du voyage est périlleuse, à la fois pour des raisons naturelles et humaines : en effet, les

16. La deuxième partie (la suite) ne semble pas avoir été rédigée. Comme l'écrit Saïd Boulifa à la dernière page du manuscrit (*nota* reproduite in "Le voyage de Boulifa au Maroc...", *op. cit.*, p. 43), le récit s'arrête à la vallée de la Melouya, « il reste pour le compléter, à rédiger les notes concernant les étapes : Arbala, Aït-Aïssa et Azerzour. »

17. *Au cœur de l'Atlas : mission au Maroc, 1904-1905...*, Paris, Larose, 1910, pp. 48-84 ; "La première mission française d'exploration au Maroc", *Société normande de géographie*, t. XXIX, 1907, pp. 72-82.

18. Sid Ali Amhaouch a même remis au marquis de Segonzac des documents. Voir plus loin : n. 47.

19. Ils donnent en l'honneur du chérif une fête équestre (*lâb el-khiel*).

turbulents Aït-H'addidou les rançonnent²⁰ à plusieurs reprises, d'autant plus que des rumeurs prétendaient qu'ils transportaient dans leurs bagages la solde envoyée chaque année par le sultan au Tafilelt. La caravane emprunte le col de Tounfit le 27 janvier, date à compter de laquelle tous les projets sont modifiés, quand Segonzac et ses compagnons – Saïd Boulifa et Zenagui – apprennent par un des Draoua qu'un groupe, originaire de Tisint comme eux, a reçu à Mogador la confiance de l'itinéraire. La caravane, qui court le risque d'un guet-apens dans le bassin de l'oued Drâ où elle doit se diriger, retournera à l'oued Dadès où elle se disloquera.

Ils suivent ensuite la vallée de l'Oued-R'eris jusqu'à la grande zaouïa d'El-Haouari, sanctuaire de la confrérie des Derquaoua situé au confluent de l'Oued-R'eris et de l'Oued-Thodr'a²¹ qu'ils abordent le 3 février. Ce lieu jouit d'une grande réputation de sainteté. Ils y séjournent et commencent à préparer la division de la caravane, prévue le 6 février. Une moitié se rend à Merrakech, l'autre poursuivra l'exploration de l'Oued Dra avec de Segonzac.

Retour à Merrakech

Saïd Boulifa qui, selon René de Segonzac, s'accommode mal de cette vie nomade, rentre à Merrakech en conduisant la fraction comprenant le principal perturbateur de la caravane, Mouley Abd-Allah, ainsi que les plus belliqueux des muletiers Draoua. C'est juste après avoir prévu d'aborder le territoire des Aït-'Atta que la caravane, escortée par quatre zettats, se scinde en deux groupes en vue du premier *qçar* de Thodr'a. Saïd Boulifa se voit donc en charge de tous les documents²² recueillis jusqu'alors et des éléments les plus indisciplinés de la caravane.

20. Le 28 janvier, la caravane est à nouveau retenue par les notables de Tounfit qui, après une concertation, leur cèdent deux guides qui les accompagneront jusqu'au gîte de Tagoudit. Durant cette étape, ils se sortent d'une embuscade tendue par des brigands en faisant simplement apparaître leurs armes. Ils quittent péniblement leur gîte de Tagoudit le 29, après avoir été taxés de 75 centimes par bête. Ils traversent la seconde chaîne de l'Assif-Timelguin, les cultures des Aït Ali ou Oussou pour arriver au village des Aït H'attab. Il leur faut chaque matin négocier un tarif de passage dans la montagne, ce qui élève singulièrement les frais de la caravane. Le matin du 31 janvier, ils ont été traités chez les Aït H'addidou plus en ennemis qu'en hôtes en ayant à payer une véritable rançon pour leurs bêtes.

21. Ces trois affluents donnaient sur les trois uniques cols praticables de l'Atlas central. C'est sur l'Oued-Thodr'a qu'ils décident de modifier l'organisation de leur voyage. en raison des difficultés internes à la caravane, des multiples conflits opposant les hommes aux pseudo-cheurfa dont ils n'ignorent pas la véritable identité. Et ils se divisent en deux groupes : d'une part Saïd Boulifa allait regagner Merrakech avec les *impedimenta* et les plus rebelles des serviteurs ; d'autre part Segonzac se rendrait à Tamegrout avec le plus jeune de ses deux guides et cinq serviteurs.

22. Il s'agit de collections botaniques et géologiques, photographies, itinéraires, observations astronomiques et météorologiques. C'est ce que confirme le marquis de Segonzac, dans une lettre datée de Tadir'ous (Oued-R'érís), 4 février (in *Afrique française*, 1905, p. 106) : « Je détache d'ici Saïd Boulifa que j'installe à Merrakech pour deux mois. La langue tamazirt, qu'on parle dans l'Atlas, ressemble trop peu au kabyle pour qu'il puisse être très utile en cours de route. J'espère qu'une fois sédentaire, il pourra recueillir les éléments des études linguistiques que je lui ai confiées. D'ici à Merrakech, il y a six ou sept étapes en pays sûr, par le col du Glaoui. J'ai hâte, vous le comprendrez, de mettre en sûreté les documents que j'ai recueillis dans ce premier voyage. »

De l'oasis de Ferkla, le groupe se rend à Merrakech en passant par Imiter, l'Oued-Dadès, Askoura, Ouarzazat et le col du Glaoui, à Telouet²³. Les nombreux dangers et les embûches de ce voyage périlleux n'ont pas permis à Saïd Boulifa de recueillir des informations dans le domaine linguistique. Toutefois, l'exploration de l'Atlas et de quelques oasis du versant sud a été fructueuse sur le plan ethnographique, et il a réuni un certain nombre d'éléments intéressants sur la vie et les mœurs des Berbères du centre du Maroc²⁴.

II. LA "MISSION DE MERRAKECH"

C'est la partie la moins dangereuse de la mission, pour Saïd Boulifa ; c'est la moins pittoresque aussi, mais elle est plus fructueuse en résultats dans le domaine qui concerne plus particulièrement le missionnaire, et nous tient suffisamment informés sur la nature des documents collectés par lui, des travaux faits sur place, et sur les circonstances qui en avaient rendu la réalisation effective²⁵.

C'est donc durant son séjour à Merrakech (février et mars 1905), terrain plus favorable à l'étude, qu'il a pu travailler avec rigueur et réunir des matériaux conséquents, grâce à la contribution d'un informateur originaire de l'Atlas appelé Moh'ammed ben A'iad. Aide-barbier dans une boutique de Merrakech, il était originaire de Demnat, où il a poursuivi des études notamment à la grande zaouïa de Sidi Ah'med. Initié par son père au métier des armes, il est devenu cavalier et tireur et a ensuite mené une vie aventureuse. Il a notamment participé à la mh'alla que le sultan a envoyée contre le caïd El-H'adj Djilali, assassiné à Demnat en 1904, mh'alla qui échoua malencontreusement en Algérie, ce qui lui a permis de visiter Tlemcen et Oran.

C'est sa vivacité d'esprit et son instruction qui ont attiré l'attention de Saïd Boulifa et rendu possible le travail avec lui. Lors de l'enquête, la méthode employée était simple mais efficace, ne laissant aucun détail au hasard : après une conversation détaillée avec son informateur sur un sujet donné en arabe, Saïd Boulifa lui remettait un canevas à partir duquel il rédigeait le dialogue en *tamazight* ; puis il dictait le texte obtenu à l'enquêteur qui le retranscrivait en caractères latins.

23. Lettre de Segonzac publiée in *Afrique française*, 1905, p. 193. Voir aussi Si Saïd Boulifa, "Manuscrits berbères du Maroc", *Journal asiatique*, septembre-octobre 1905, pp. 335-338. Dans cet article, Saïd Boulifa rend compte des matériaux linguistiques et ethnographiques qu'il a recueillis durant la mission au Maroc. Lui et ses compagnons ont d'abord exploré l'Atlas et les régions situées entre Demnat et les sources de la Melouya, en faisant la reconnaissance des tribus des Aït Messad, Aït Bouzid, Aït Tchoukman et Aït Yahia, puis ils ont traversé la grande chaîne par le col de Tounfit jusqu'au versant saharien.

24. "Manuscrits berbères...", *op. cit.*, pp. 333-334 ; *Textes berbères...* *op. cit.*, Avant-propos, p. I.

25. *Ibidem*.

Ceci a donné naissance à des textes précis et vivants sur des thèmes de la vie quotidienne des Berbères : le mariage, la naissance, la circoncision, le divorce, le combat, la maladie, les funérailles, l'*ah'idous* ou l'*ah'ouach*, danses et chants des Imazir'en, la laine et toutes les techniques qui en découlent, la récolte des olives, les fêtes religieuses, les cris et chants (mammifères, oiseaux)... D'autre part, Saïd Boulifa a recueilli trois contes en dialecte chleuh de l'oued Dra que lui ont confiés son muletier El-Bachir et un jeune israélite – originaires l'un et l'autre de la même région où ce parler est usité –, ainsi qu'un vocabulaire comprenant des noms d'animaux, d'oiseaux et de plantes, qu'il a adressé au Comité du Maroc accompagné d'échantillons géologiques fossiles et de rochers prélevés lors de son voyage dans l'Atlas.

Il a également rapporté de Merrakech trois manuscrits berbères²⁶ écrits en caractères arabes, portant sur des thèmes religieux mais, aux yeux de Saïd Boulifa, ce n'est pas très original car il s'agit d'une matière déjà traitée un peu partout par des auteurs arabes, ce qu'il regrette beaucoup. Saïd Boulifa aurait préféré qu'il existât des écrits d'auteurs berbères dans leur langue maternelle sur leur propre histoire et leurs traditions ; ne s'étant pas découragé, il avait demandé à toute occasion, aussi bien dans l'Atlas qu'à Merrakech, où ce genre d'écrits pourrait se trouver, jusqu'à constater tristement que c'était peine perdue. Il s'agit là d'une grave lacune qu'il faudrait combler, selon lui, ne serait-ce que par des comptes rendus des assemblées villageoises berbères, les *djema'a*²⁷.

Manuscrits berbères

Le premier des trois manuscrits contient *La Borda* du cheikh El-Bousiri, “avec une paraphrase en langue tamazir't”, copié par le nommé Ahmed ben Bahi ben Sa'id Aziki El-Djelouli (El-Djelaoui ?), en l'an 1294 dans le mois de Errabia “Louel” ; c'est un volume de 66 folios, avec une partie finale arabe incomplète²⁸ mais le commentaire berbère comporte bien une fin.

Le deuxième manuscrit²⁹, de 126 folios de 38 lignes, chacun en écriture maghrébine et exécuté par trois copistes différents, porte le titre : *Kitâb al-madh' alâ al-Nabî wa aṣḥâbihi bi'lûga al-mazigiyya'*.

C'est un recueil de poèmes de louange, comme son titre l'indique :

26. *Ibidem*.

27. *Ibidem*, p. 338.

28. Malgré cet inconvénient, dans ce manuscrit qui contient 131 vers, tous commentés en berbère, 114 seulement sont de la *Borda* (édition du Caire, celle dont disposait Saïd Boulifa) ; voir “Manuscrits...”, *op. cit.*, p. 340. Les vers étrangers à l'œuvre originale (au nombre de 17) mais néanmoins intercalés à l'encre rouge par l'auteur du manuscrit, ont été reproduits intégralement par Saïd Boulifa dans son article, *ibid.*, pp. 341-344.

29. Description et contenu, “Manuscrits...” *op. cit.*, pp. 346-354.

- 1° Un poème occupant les 16 premiers folios ; la fin manque³⁰ ;
- 2° Un poème composé par le nommé Ibrahim ben Moh'ammed Ettakouchi Ez'z'arifiyi, qui commence au folio 17 et finit au folio 23 verso avec un *colophon* : copie achevée en l'an 1193 par le nommé Ibrâhîm al-Afasfânî ;
- 3° Une qasida sur la "mort du Prophète" qui commence au folio 23 et s'arrête au folio 26 ;
- 4° Un poème sur *al-Mi'rağ* du Prophète, folios 28 à 35 ;
- 5° Un exposé des devoirs religieux ou "quelques préceptes du dogme musulman d'après le cheikh Abou Abd-Ellah Abd Errah'man ben Mesa'oud", folios 66 à 71 ;
- 6° Deux poèmes qui "se suivent sans interruption", entre les folios 71 et 84 ;
- 7° Une série de quatre ou cinq contes d'édifications : folios 86-91 ; 91-99 ; 99-105 ; 105-108 ; 108-118 ;
- 8° Un texte relatant *La Vie de Sîdi 'Abd al-Raḥman U Mas'ûd Aṭig*, folios 118-126.

Le troisième manuscrit, enfin, a été rapporté en double³¹ et copiés l'un en 1201, l'autre en 1141 de l'hégire. Ces deux copies, quoiqu'incomplètes, correspondent aux deux parties³² de l'œuvre de Moh'ammed ou-Ali ben Brahim Aouassous, appelé aussi *Awzal*. Saïd Boulifa donne un sommaire détaillé à partir de l'un de ces deux exemplaires.

Textes berbères de l'Atlas marocain

Ces textes et leur traduction, ainsi que l'étude linguistique connexe (grammaire et glossaire), constituent la matière d'un livre. Le point fort de l'ouvrage, au moment de sa parution³³, est qu'il était communément admis que c'est au Maroc que le berbère s'est le mieux conservé et qu'il n'existait à cette époque que très peu d'écrits et d'études concernant cette population. Approcher cette dernière – et Saïd Boulifa a souligné cette idée – n'était pas exempt de difficultés, voire de dangers. Et le seul moyen de recueillir des informations était de travailler en collaboration avec un informateur de qualité et digne de confiance. C'est ce qu'a fait Saïd Boulifa durant son séjour à Merrakech en 1905, à l'issue de sa mission périlleuse dans l'Atlas, où il lui a été impossible

30. Saïd Boulifa, *ibid.*, p. 349, signale « la fin d'un texte (quatre lignes de prose rimée) dont le commencement a disparu ». Il n'est pas impossible que ce soient les vers de la fin effective de ce premier poème.

31. Ces deux exemplaires, Saïd Boulifa les a achetés, « l'un à un fripier du Souq' de Bab-Lekhmis à Merrakech, l'autre à un t'alcb des Mestifoua dans la montagne », *ibid.*, p. 354.

32. Une partie de cet ouvrage a été traduite en français, moins d'une dizaine d'années auparavant par J.-D. Luciani (*El Haoudh*, Alger, Jourdan, 1897). Quelques décennies plus tard B. H. Stricker édite et traduit une autre œuvre d'Awzal (*L'Océan des Pleurs. Poème berbère de Muḥammad al-Awzālī*, Leyde, 1960). Cette année, c'est Nico van den Boogert qui consacre une thèse à l'auteur chleuh : *Muḥammad Awzal and the Berber literary tradition of the Sous*, Université de Leyde, 1995, 346 p.

33. Publié en 1908-1909 en trois fascicules : fasc. 1 (1908) et fasc. 2 et 3 (1909).

d'étudier méthodiquement la langue et les coutumes berbères sur le terrain. C'est donc son informateur, Moh'ammed ben A'ïad, qui lui a fourni matière à rédiger cet ouvrage sur les mœurs des montagnards berbères marocains, qui ne représente d'ailleurs qu'une partie des matériaux rapportés du Maroc. Il s'agit d'une série de textes détaillés et vivants sur la vie familiale, économique et sociale de cette population, parfois sous forme de scènes ou de dialogues au langage familier, mais qui restitue fidèlement les modes d'expression et les tournures utilisées. Ils sont complétés par quelques légendes animalières et des contes. Le dialecte dans lequel ils sont rédigés est le *tamazir't*, que l'on parle à Demnat, ville berbère habitée par les Imazir'en et située dans la vallée de l'Oued Tessaout au pied du Grand Atlas, dont l'influence rayonne sur tout le massif central de l'Atlas. Ce travail difficile et délicat a été rendu possible grâce à l'intelligence et à l'instruction de l'informateur, ainsi qu'à la méthode pratiquée par Saïd Boulifa³⁴, mais qui paraît être largement utilisée par des enquêteurs de l'époque³⁵.

Ces textes, réunis en volume, traitent des thèmes suivants :

- I. Mariage (pp. 1-23)
- II. Naissance (pp. 23-40)
- III. Divorce (pp. 40-46)
- IV. Maladie (pp. 46-56)
- V. Guerre entre deux tribus (pp. 56-96)
- VI. *Ah'idous* (pp. 80-116)
- VII. Fêtes religieuses des Imazir'en (pp. 116-175)
- VIII. De la laine (pp. 175-199)
- IX. Les olives (pp. 199-234)
- X. *Touga* (le Printemps) (pp. 235-255)
- XI. Histoire de l'homme à la bouillie (pp. 255-264)
- XII. Histoire du chacal, de la cigogne et de l'homme (pp. 265-268)

34. Celui-ci engageait d'abord une conversation en arabe avec son informateur sur un sujet donné, en lui demandant le plus de précisions et de détails possibles, puis il lui remettait un canevas de ce dialogue à partir duquel l'informateur rédigeait un texte dans le parler local ; Saïd Boulifa retranscrivait ensuite le texte dicté par l'informateur en caractères latins en lui posant encore des questions sur le thème traité, ce qui lui permettait de combler les éventuelles lacunes.

35. Il est bien évident que ce type d'enquête, qui n'est pas effectué sur le terrain, peut donner lieu à des erreurs et incorrections, l'auteur n'ayant pas la possibilité de vérifier l'authenticité des matériaux recueillis. Toutefois, ceux-ci n'en présentent pas moins un intérêt considérable sur les plans ethnographique et linguistique, en ce qu'ils révèlent dans toute leur complexité le mode de vie et les coutumes de cette population. Les femmes, quoique soumises au pouvoir des hommes, y ont des responsabilités importantes, et font souvent preuve d'une remarquable intelligence, sans compter leurs talents artistiques, musicaux et poétiques. Le rôle qu'elles jouent est donc essentiel. Les enfants, les vieilles, les Juifs eux-mêmes, bien que ne se mêlant pas aux Berbères, ont une fonction précise dans leur vie quotidienne, soumise à toutes sortes de rituels, certains incompréhensibles pour un étranger à la culture du cru, d'autres ludiques et cocasses. Une seule chose paraît regrettable : c'est que ni l'informateur, ni Saïd Boulifa, n'aient donné des précisions et révélé la signification des nombreux symboles et gestes effectués, ce qui laisse le lecteur sur sa faim. Sans doute l'auteur, désireux de rester absolument fidèle à l'expression première de ces textes, n'a-t-il pas voulu les considérer avec un esprit analytique, ce qui aurait créé une distance préjudiciable à leur spontanéité.

XIII. Histoire de l'homme et du chat (pp. 268-270)

XIV. Histoire de la femme malhonnête et de son mari (pp. 270-273)

Il est admirable de remarquer, à travers ces textes, que l'accomplissement d'une vie puisse être consigné avec autant de rigueur dans son déroulement, avec autant d'exigence dans les actes ritualisés. La vie communautaire semble minimiser toute trace d'intimité, et l'individu s'efface devant le groupe. Lors du mariage, la famille est présente à chaque étape et les gestes et paroles des mariés – tels qu'ils sont transcrits ou dictés par l'informateur – sont perçus comme s'il s'agissait du seul langage admis : celui de la coutume. Le récit amplifie le rituel jusque dans les réactions humaines de chaque participant, laissant l'impression d'actes totalement "prévus", anticipés, formalisés. C'est cet aspect détaillé du rituel qui tend à faire d'une vie un déroulement uniforme³⁶, où le groupe, la communauté, prime sur la reconnaissance de l'individu, de la personnalité humaine. On remarque que chaque rituel s'accomplit à travers la nourriture, le choix d'un mets et des éléments qui le composent. Il marque la cérémonie et scelle le partage des activités. La femme qui prépare mets et breuvages a un rôle crucial : elle initie la vie, elle accomplit les "passages"³⁷. Le récit relatif aux maladies et superstitions est frappant à cet égard. Les deux femmes en scène : la belle-mère et la bru, instaurent une espèce de rite d'appropriation de l'homme, rivalisant chacune pour posséder son fils ou son mari.

Les éléments de la vie, la nourriture, les repas, les denrées choisies – malgré les contraintes – et les préparations décrites semblent être ce qui réunit, ce qui unifie le groupe, ce qui fonde le déroulement des actes quotidiens.

Donner un résumé fidèle de tous ces intéressants textes ethnographiques³⁸

36. C'est du moins l'impression qui se dégage à la lecture de ces textes.

37. Le caractère initiatique des rituels passe par le repas, les breuvages, par une action des éléments sur le corps qui subit physiquement les transformations, les épreuves.

38. Certaines anecdotes ne manquent pas de piquant. Comme le texte relatif aux olives (pp. 199-234) qui traite de la récolte et la fabrication de l'huile et des relations maritales. Le temps de la récolte des oliviers est également une époque de querelles entre le mari et la femme, parfois si violentes et si crues que Saïd Boulifa a supprimé certains propos obscènes. Avant la récolte éclate une dispute à l'issue de laquelle le mari bat sa femme en l'insultant et la menaçant de la quitter. Il refuse finalement de coucher avec elle jusqu'à la fin de la récolte. Lorsque les olives sont mûres, les filles et les garçons du village viennent aider au ramassage, chacun étant rétribué en fonction du nombre d'olives récoltées. Pour s'attirer la bénédiction divine, le propriétaire va remplir d'huile toutes les lampes des lieux saints des environs. Il loue ensuite un moulin à huile et engage trois hommes pour l'aider à écraser les olives : lui-même se tient debout sur la maie, pendant que l'un d'eux verse les olives sur les côtés de la meule, le second ramasse la pâte d'olives écrasées et le troisième remplit de cette pâte les scourtins. Ceux-ci sont pressurés et chauffés afin d'en extraire l'huile qui sera coulée dans des citernes et de là reversée dans des jarres pour être mesurée. Lorsque son travail est achevé, le propriétaire va retrouver sa femme qu'il a négligé durant tout le temps de la récolte et lui fait des avances. Elle le repousse jusqu'à ce qu'elle obtienne de lui de céder à tous ses désirs. Elle lui attache alors les mains et l'enferme dans sa chambre pour se venger des insultes, des coups et des humiliations qu'il lui a fait subir durant plusieurs semaines. L'homme se met alors à hurler si fort que tous les voisins accourent au milieu de la nuit munis de bâtons. Mais la femme les renvoie chez eux en leur disant que son mari est devenu fou et qu'un mauvais esprit a pris possession de lui. Après leur départ, elle purifie les vêtements de son mari, jette tous les bâtons de crainte qu'il ne la batte, puis va le délivrer en lui assurant qu'il ne s'agissait que d'une plaisanterie. Réconciliés, ils passent la nuit ensemble et le lendemain, l'homme explique à ses voisins qu'un djinn l'a possédé au moulin. Ceux-ci rétorquent qu'il a été puni pour n'avoir pas distribué une partie de son huile aux pauvres.

serait trop long, tant l'éventail est large, mais j'aimerais en résumer quelques-uns portant sur des thèmes comme la Guerre et les cérémonies funéraires, les Jeux et danses, le Printemps, les Contes.

Concernant le premier thème, l'histoire rapportée est celle d'un conflit qui a éclaté entre les Arabes et les Imazir'en à cause d'une affaire de détournement d'eau. Les armées sont constituées de cavaliers et de fantassins, armés de fusils, de massues garnies de pointes, de poignards... Les cavaliers, en première ligne, les fantassins en seconde, les troupes ennemies s'affrontent dans un combat corps à corps. En cas de mort, la mère du défunt sacrifie un bouc, les femmes brisent tous leurs ustensiles de cuisine et les voisines accourent et se répandent en lamentations et en pleurs. Le mort est ensuite lavé par les hommes puis porté sur une civière jusqu'à la fosse où il est enseveli en présence du t'aleb qui dit une prière. Durant les 7 jours qui suivent, certains habitants apportent à la veuve de quoi se nourrir et les femmes la distraient de sa souffrance. D'autres font la même chose durant les 7 jours suivants. La troisième semaine, toutes les amies du défunt arrivent et composent son éloge funèbre en improvisant l'histoire et les circonstances de sa mort, ce qui donne lieu à une complainte poétique où sont relatés en détail les faits de guerre et la bataille. Il est à noter que la vie de cette population est communautaire, chaque événement réunissant tous les membres du village, qui participent et assistent aux cérémonies.

Dans les jeux et danses, il est question de l'*ah'idous*, une cérémonie et un jeu d'esprit qui permet aux femmes et aux hommes d'exprimer symboliquement leurs relations par des paroles, des chants et des danses. Il est organisé par les femmes qui réunissent à cette occasion les joueurs de tambourin dont le chef, le *raïes*, est leur interlocuteur privilégié. Après le dîner, elles se mettent à danser au son des tambourins, puis le raïes débite un compliment flatteur à leur intention, suivi aussitôt d'une riposte de l'une d'elle. Ce long dialogue poétique où chacun rivalise d'esprit et d'ironie se poursuit une grande partie de la nuit, développant divers thèmes : les relations entre hommes et femmes, l'amour et ses tourments, le désir, la fidélité, des devinettes charmantes et métaphoriques mettant en scène des animaux, qu'il faut résoudre par une réponse spirituelle ; des compliments entre femmes et hommes, des scènes de séduction verbale ; des malédictions et des injures... Le langage est parfois cru et les participants ne mâchent par leurs mots, certaines devinettes étant de nature grivoise. Ces joutes verbales témoignent d'un véritable talent d'improvisation et d'un imaginaire poétique très riche. Lorsqu'elles prennent fin, le jeu se poursuit jusqu'à l'aube sous la forme d'une danse où hommes et femmes, se tenant face à face, se font reculer à tour de rôle.

La partie de l'ouvrage traitant du printemps consiste en légendes et petites fables morales sur les animaux de cette belle saison, plus précisément les oiseaux (hirondelle, huppe, cigogne, geai, corbeau...), mis en scène dans des comportements humains. Ces traditions expliquent leur origine ou celle de leur

cri, d'une manière symbolique et poétique, qui ne manque ni de piquant, ni d'humour³⁹.

Les contes rapportés ici sont au nombre de quatre, dont seule *L'Histoire de l'homme à la bouillie* est traduite. Elle raconte la rédemption d'un homme avare, qui ne recevait jamais personne et ne mangeait que de la bouillie. Un jour où ses beaux-frères arrivèrent, il s'enfuit pour n'avoir pas à leur servir de repas. Décidés à lui donner une bonne leçon et à le guérir de son avarice, ceux-ci décidèrent de lui jouer un tour à leur manière. Ils remirent à sa femme une poudre soporifique et enivrante qu'elle mélangea à sa bouillie. A peine la poudre avalée, l'homme tomba raide mort. Aussitôt, les deux frères l'enveloppèrent dans un linceul et le transportèrent au cimetière où ils l'ensevelirent, en prenant bien soin de laisser une petite ouverture au-dessus de sa tête. Puis ils se déguisèrent, l'un en panthère avec un réchaud rempli de braises, l'autre enveloppé d'un burnous noir et portant une paire de tenailles et une chaîne autour du cou. Lorsque l'homme se réveilla au fond de la fosse, il se crut mort et prit les deux frères pour des anges de la mort. Ceux-ci le rouèrent de coups, et lui firent avouer ses péchés et jurer de s'amender à l'avenir. Puis ils le laissèrent terrorisé. Après leur départ, il sortit de sa tombe et rentra chez lui. Il ordonna à sa femme de préparer un copieux repas, et à partir de ce jour, il cessa de voler et de tromper ses gens et fit la charité aux pauvres. Ce conte, dont la morale est claire, se termine par cette phrase : "En un mot il devint un vrai musulman", autrement dit un vrai croyant, un homme honnête.

Les trois autres contes : *Le Chacal et la Vieille*, *L'Homme et le Chat* et *La Femme et son Mari* ne sont pas traduits.

En marge des travaux linguistiques : quelques événements...

Quand le groupe de Saïd Boulifa se sépare de René de Segonzac, ce dernier, avec le reste de la caravane, s'engage dans le Djebel-Sarr'o et redescend vers le Sud. Mais, malgré les conseils de quelques-uns des hommes qu'il a renvoyés, Segonzac gagne l'oued Drâ en passant par Tamegrout. De cette étape, il compte se rendre à Tiznit et regagner la côte en longeant le Sous.

Pendant, Saïd Boulifa arrive à Merrakech en six ou sept étapes, sans

39. Ainsi les cigognes étaient autrefois des hommes, métamorphosés en oiseaux en raison de leur méchanceté. Le geai a un cri semblable à celui de la tortue, parce que celle-ci l'a possédé, profitant de son ambition. Quant au corbeau – toute la symbolique de cet oiseau de malheur le prouve – il s'agissait à l'origine d'un homme vicieux et pervers, mais maudit par les femmes dont il avait abusé, et par conséquent transformé en oiseau.

40. Louis Gentil, dans son ouvrage *Mission de Segonzac. Exploration au Maroc* (Paris, Masson et C^{ie}, 1906, p. 244) rapporte de quelle manière Saïd Boulifa a tenté de le dissuader de faire un voyage au sud de Demnat. Celui-ci lui a rapporté avec force détails les multiples dangers qu'il lui a fallu éviter lors de son voyage du Ferkla à Merrakech, notamment une soi-disant embuscade laquelle a failli coûter la vie de tous ses gens. En effet, il était alors à la tête d'une caravane composée de cinq mules, transportant des cantines et des fusils qui avaient excité la convoitise de bandits ; ceux-ci les auraient pillés et égorgés sans pitié, si un miraculeux bienfaiteur, ami de Saïd Boulifa, ne les avait convaincus de renoncer à leur projet. Louis Gentil évoque cette anecdote d'un ton laconique en taxant Saïd Boulifa d'« excellent ami, dont la modestie n'a d'égale que la bonté ».

incidents majeurs⁴⁰, suivant l'itinéraire mentionné plus haut. Louis Gentil qui l'a rejoint, quelques semaines plus tard, annonce au Comité du Maroc que « Saïd Boulifa est venu s'installer à Merrakech. Il a recueilli pas mal de documents linguistiques, mais afin de pouvoir les coordonner, il a besoin de demeurer longtemps stable dans une ville chleuh. Il est décidé de mener jusqu'au bout cette tâche qu'il s'est imposée. Il ne quittera le Maroc que lorsqu'il aura tous les éléments dont il a besoin pour mettre sur pied un travail sur la langue chleuh⁴¹ ».

Ses travaux sont menés de front avec toutes les démarches concernant les précieux documents qu'il s'est vu confier par René de Segonzac pour que ces derniers arrivent à bon port. Ils sont parvenus, en effet, à Paris au début du mois de mars⁴².

Pendant ce temps (le 2 mars), entre Iligh et Tagmout, Segonzac et ses compagnons, trahis par la fausse escorte du cheikh Mohammed des Ben Tabia, se font agresser et échappent de justesse à la mort⁴³ ; les bagages personnels du marquis et des bêtes de somme avec leur chargement sont confisqués par le cheikh.

Je passe tous les détails de cette captivité de René de Segonzac (et des négociations pour obtenir sa libération) qui dure une quarantaine de jours chez les Ben Tabia. Il recouvre enfin la liberté le 9 avril, contre une rançon de 2 000 douros ; c'est le caïd du Glaoui, Sid El Madani, qui a été porteur de la somme. Réjouissance de la petite colonie française du Maroc. Et Saïd Boulifa, de Merrakech, expédie à Paris, le 18 avril, deux télégrammes, dont l'un à la famille de René de Segonzac, demeurant au 14 rue Monceau : « Fils libre, revient par Merrakech et vous envoie tendresses » ; l'autre dépêche est destinée au président du Comité du Maroc, Eugène Etienne : « Segonzac libre, continue voyage. En route pour Siroua⁴⁴ ».

Arrivé à Merrakech, le marquis retrouve ses compagnons et adresse un rapport au Comité du Maroc⁴⁵ dans lequel il consacre un petit paragraphe aux collectes linguistiques :

41. *Afrique française*, 1905, p. 110. Une lettre de Flotte-Roquevaire au Comité du Maroc, datée du 5 mars (in *Afrique française*, 1905, p. 153) confirme la même chose : « A mon retour d'une excursion, j'ai trouvé à Merrakech MM. Gentil et Saïd Boulifa. Ce dernier, détaché ici par M. de Segonzac pour compléter les études faites en cours de route, m'a donné les meilleures nouvelles du voyage de M. de Segonzac. Les régions traversées, au prix de grandes fatigues et de réels dangers, présentent un très grand intérêt. »

42. *Ibid.*, pp. 105-106. On annonce, le 4 mars, l'envoi d'une caisse d'échantillons minéralogiques et de clichés photographiques, par les soins de la Compagnie de navigation Paquet.

43. Cet épisode se trouve abondamment détaillé in Segonzac, *Au cœur de l'Atlas*, *op. cit.*, 1^{re} partie, chap. V (De la zaouïa Sidi Mohammed Ou laqoub à Anzour. Agression et captivité), pp. 128-186 : "Une première mission française d'exploration au Maroc", *op. cit.*, pp. 79-81. Abd el-Aziz Zenagui, sur le même sujet, a adressé un rapport au Comité du Maroc, publié in *Afrique française*, t. XV, 1905, pp. 148-149. De son côté, Auguste Terrier, secrétaire du Comité du Maroc, a écrit, au vu des différents rapports reçus, une bonne synthèse de la mission : "Dans le Bled es Siba. La mission de Segonzac", *Questions diplomatiques et coloniales*, n° 155, 1^{er} avril 1905, pp. 386-391. En outre, la Légation de Tanger (division B de la série A des archives diplomatiques de Nantes) possède une intéressante liasse (dossier 341) réunissant de nombreux documents relatifs à la capture de Segonzac. Le contenu de ces archives confirme différents témoignages publiés.

44. Archives diplomatiques de Nantes.

45. "Notre mission au Maroc". *Afrique française*, 1905, pp. 192-194.

Nos documents linguistiques consistent en livres, textes, lettres, poèmes, chansons de geste et chansons, berbères et arabes. Si-Saïd Boulifa a pu compléter, pendant un séjour de deux mois à Merrakech, les éléments d'une grammaire et d'un dictionnaire tamazirt. Et M. Abd el Aziz Zenagui s'est particulièrement occupé d'étudier la langue parlée par les tribus du Sahara marocain.⁴⁶

A propos de documents d'intérêt linguistique ou littéraire, on peut mentionner le texte d'une prophétie en berbère remis par Sid Ali Amhaouech⁴⁷ dans l'Atlas.

Accompagné de Saïd Boulifa, René de Segonzac rentre à Mogador, le 3 mai, où la colonie française a fêté leur retour⁴⁸. Il n'est pas inutile de revenir quelques jours en arrière, les derniers de leur séjour à Merrakech, séjour marqué par la rencontre de Mouley el-Hafid, frère du sultan Abd el-Aziz et auquel Segonzac témoigne sa reconnaissance. Lors de cette rencontre, René de Segonzac et Saïd Boulifa deviennent les confidents et les intermédiaires du prétendant. Ce dernier s'inquiète de la dérive politique à l'égard du sultanat et craint des ennuis.

Ainsi espère-t-il que Saïd Boulifa et René de Segonzac feront tout ce qui est de leur ressort pour être ses interprètes auprès du gouvernement français, et que celui-ci accordera sa protection⁴⁹. C'est le marquis de Segonzac qui est chargé de remettre une lettre au gouvernement⁵⁰. Telle sera la clôture en quelque sorte "historique" de leur voyage de retour⁵¹.

Du Maroc à la Kabylie

La mission marocaine terminée au printemps 1905, Saïd Boulifa s'occupe des résultats dans des perspectives de publication. Ainsi, il annonce ses découvertes, en juin, dans une séance de la Société asiatique. Il faut attendre l'année 1908 où Saïd Boulifa concrétise un de ses projets par cette belle monographie

46. *Ibid.*, p. 193.

47. « Sid Ali Amhaouech, à qui nous devons [des] renseignements, nous trace lui-même un croquis schématique indiquant la situation des tribus de cette région et son orographie. Il nous donne encore le début d'une prophétie en vers berbères, composés au XII^e siècle de l'Islam par son grand-oncle Bou Bekr, annonçant l'expédition que le Sultan Mouley el-Hassan devait diriger 200 ans plus tard contre la zaouïa d'Arbala. Sur le manuscrit qu'il nous remet, Sid Ali a commenté et expliqué en arabe chacun des mots du poème berbère. » (*Au Cœur de l'Atlas*, *op. cit.*, p. 59).

48. Lettre du vice-consul de Mogador (4 mai 1905).

49. *Au cœur de l'Atlas*, *op. cit.*, pp. 211-213.

50. Saïd Boulifa et René de Segonzac ont affirmé au moulay El-Hafid que leur mission n'avait aucune espèce de caractère officiel : ce que les documents de la légation de Tanger tendent à confirmer.

51. La fin de la mission date du 20 mai. Après avoir traversé Tanger, René de Segonzac arrive à Paris le 21 mai ("Retour de M. de Segonzac", in *Le Figaro*, 21 mai 1905). C'est lui qui, semble-t-il, a tiré plus de gloire de ce voyage : comme il dit avoir recueilli de nombreux renseignements les plus importants, et même du point de vue politique, sur la situation du Sud marocain, et comme il est fortement recommandé par le comte de Cherisey, chargé d'affaires à la légation, il sera reçu quelques jours plus tard par le ministre de France au Maroc, G. Saint-René-Taillandier. Quant à Saïd Boulifa, il y a deux semaines qu'il est arrivé à Alger.

de *Textes berbères en dialecte de l'Atlas marocain*⁵² ; c'est une année qui compte dans la carrière scientifique de l'auteur, par l'excellence de cette publication⁵³, mais aussi par la marque de reconnaissance qu'il a portée à son protecteur, René Basset, son directeur à l'École supérieure des Lettres d'Alger.

En effet, Saïd Boulifa dédie son livre à son directeur et l'épître dédicatoire, placée en tête de l'ouvrage témoigne de la relation entre les deux hommes. René Basset est pour Saïd Boulifa ce "Cher Maître", cette personnalité reconnue et admirée des études orientalistes et berbères. Il est donc primordial pour Saïd Boulifa d'être auprès de cet homme incontournable, de s'assurer sa protection⁵⁴, de le "favoriser" à travers cette dédicace qui devient un gage futur de l'attention que le grand orientaliste pourra lui témoigner. C'est en quelque sorte un passage obligé pour pouvoir émerger dans le champ des études berbères d'alors. Même si Saïd Boulifa est conscient que cette marque peut contribuer à la réussite de son activité scientifique – ou du moins la faciliter –, cela n'exclut pas la sincère admiration d'une relation de maître à disciple⁵⁵.

III. DEUX MISSIONS EN KABYLIE (1909 ; 1910)

Nous sommes donc en 1908. Saïd Boulifa vient de publier son ouvrage de textes berbères marocains chez l'éditeur orientaliste parisien Ernest Leroux, dans la série *Bulletin de correspondance africaine* (Publications de l'École Supérieure des Lettres d'Alger) dont le responsable de collection est statutairement René Basset⁵⁶. Ce directeur de l'École des Lettres et orientaliste célèbre, qui d'abord a eu vaguement connaissance d'une importante inscription libyque près du village d'Ifigha (région d'Azazga), suivant quelques indications fournies par Stéphane Gsell⁵⁷, archéologue et professeur d'histoire ancienne à l'Université d'Alger, vient de recevoir des renseignements plus précis de la part du sous-préfet de Tizi-Ouzou. Au secours Saïd Boulifa !

52. Ouvrage édité à Paris, Ernest Leroux, IV + 388 p. (Publications de l'École des Lettres d'Alger ; Bulletin de Correspondance africaine, t. XXXVI).

53. Aussi ce travail, à sa sortie, a-t-il été favorablement accueilli par la critique : Hans Stumme in *Zeitschrift WK...*, 1909, pp. 350-351 ; Salomon Reinach, CR..., juin 1909, pp. 435-436 ; Gaudefroy-Demombynes, *Revue critique*, 1909, t. I, n° 23, pp. 444-445 ; Alfred Bel, *Bulletin de la Société de Géographie d'Oran*, 1910, pp. 250-253 ; V. Chauvin, *Muséon*, n. s., t. XI, n° 1, 1910, p. 79 ; Joseph Halácsy, RS..., 1909, p. 117 ; I. Guidi, *Rivista degli Studi Orientali*, t. II, 1909, pp. 601-602.

54. Voir O. Ould-Braham : "Sur une polémique entre deux berbérissants : Saïd Cid Kaoui et René Basset (1907-1909)", *Etudes et Documents berbères*, 10, 1993, pp. 5-30.

55. René Basset le lui a bien rendu puisqu'en 1909, c'est au berbérissant kabyle qu'il a fait appel pour s'informer de cette inscription d'Ifigha dont on commençait à parler.

56. Même si René Basset n'avait pas personnellement patronné (et désigné) Saïd Boulifa pour la mission marocaine, il prend une bonne part pour la publication des résultats (textes...).

57. S. Gsell, *Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques et scientifiques*, 1900 ; *Atlas archéologique de l'Algérie*, feuille 6, n° 108.

A la découverte de l'inscription d'Ifir'a

Toujours en cette année 1908, René Basset charge donc Saïd Boulifa, mais à titre officieux, de recueillir davantage d'informations quant à l'existence et l'importance de ce document. L'année suivante, profitant des vacances de Pâques, le berbérisant kabyle fait, à ses propres frais, un voyage en Kabylie : il se rend à Azazga où il rencontre le président (*caïd*) du douar Aïth R'oubri et l'*amin* d'Ifir'a⁵⁸ qui lui confirment en effet l'existence de cet important document historique. Avec le caïd, il commence sa petite exploration de la région avant d'aller voir l'inscription en question.

Comme le souligne Saïd Boulifa dans son mémoire⁵⁹, parmi les stèles anciennes découvertes en Kabylie au XIX^e siècle – dont la stèle d'Abizar⁶⁰ chez les Aïth Djennad' avec une inscription de 14 lettres, la stèle de Souamâ⁶¹ chez les Aïth Bouchâïb avec un mot de 3 lettres, portant toutes deux un même dessin, et la stèle de Bou-Djenân (douar Yâsekren) avec l'inscription des Isser⁶² –, c'est l'inscription d'Ifir'a (des Aïth R'oubri) qui est la plus considérable de toutes. Bien qu'elle ne comprenne pas moins de 400 lettres, aucun scientifique européen n'en a souligné l'importance jusqu'ici. Pourtant, au dire des habitants, le site a été visité plusieurs fois par des Européens qui ont vu l'inscription⁶³. Ce n'est que vers 1906 ou 1907 que l'administrateur de la commune mixte d'Azazga, M. Granger, aurait signalé dans un de ses rapports l'existence de ce document rupestre⁶⁴. On peut penser que ces inscriptions contiennent, en général, des noms d'artisans ou de familles célèbres, comme celles des stèles d'Abizar et de Souamâ, que Saïd Boulifa suppose être construites en l'honneur de hauts faits d'armes et de chefs de guerre. Comme les noms se transmettent, en Kabylie et ailleurs, de génération en génération, celle de Souamâ pourrait ainsi porter le nom d'une ancienne famille berbère.

Passant par les ruines d'un "bordj" romain à Chebel⁶⁵, sur le plateau d'Ir'il Abchen qui domine la vallée du Sebaou, il constate que les fondations sont

58. Saïd Boulifa, "L'Inscription d'Ifir'a", *op. cit.*, p. 388.

59. *Ibid.*, pp. 387-88.

60. Wolf, *Revue africaine*, 1960, t. IV, p. 153 et p. 257.

61. E. Masqueray, "La stèle libyque de Souama", *Bulletin de Correspondance africaine*, t. I, 1882, pp. 38-41.

62. *Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques et scientifiques*, 1901, p. CLII ; S. Gsell, *Atlas archéologique de l'Algérie*, feuille 6, n. 49.

63. "L'Inscription d'Ifir'a", *op. cit.*, p. 388.

64. *Ibid.*, n. 2.

65. Saïd Boulifa pense que Chebel constitue un poste de vigie qui devait être stratégiquement le plus important, il domine en effet toute la vallée du Sebaou. La chaîne du Djurdjura abrite ce plateau et le défendait de toute invasion venant du sud, de l'ouest ou de l'est. A l'époque romaine, des routes réunissaient les différents centres. Ainsi de la colonie de Bida on pouvait communiquer avec les ports de Dellys, Tigzirth, Azeffoun et Bougie. La voie qui reliait les Aïth R'oubri aux Aïth Fraoussen, traversait le Sebaou en un point de la rivière entre Ifir'a et Souamâ. On peut donc retrouver probablement des ruines romaines dans le lit de la rivière.

restées intactes et jonchées de nombreux fragments de briques, de chaux et de poteries, confirmant ainsi l'existence d'habitations privées à cet endroit.

Les vallées kabyles, très libres d'accès, ont été aisément envahies, constate-t-il, par les Romains et les Turcs et conservent d'importants vestiges de ces civilisations anciennes. Les routes entre les grands centres et les ports étaient jalonnées de fortins et de bordj d'où l'on pouvait surveiller les environs. Dans le lit de la rivière, entre Ifir'a et Souamâ, il y a un monticule (dit Laqser) qui contient encore quelques ruines romaines ; et plus en aval une Thaqsebth avec les vestiges de deux autres postes de surveillance. Toutefois c'est Chebel qui semble avoir été le poste militaire le plus important de la région (peut-être le fameux *Turaphilum* cité par les auteurs latins), d'où les Romains luttaient contre les résistants montagnards. D'ailleurs, ils ne paraissent pas avoir dépassé les régions qui s'étendent d'Ir'il b Ouzrou à Chebel.

Pour en revenir aux inscriptions, un problème se pose d'emblée : l'écriture libyque est-elle la preuve d'une civilisation berbère antérieure à l'occupation romaine⁶⁶, étant donné que les inscriptions ne se trouvent pas dans les régions occupées par les Romains, et ont toutes été découvertes aux environs de l'unique voie empruntée par les civilisations anciennes (Phéniciens, Arabes), partant des cols des Béni-Aïcha et d'Akfadou pour rejoindre la mer ?

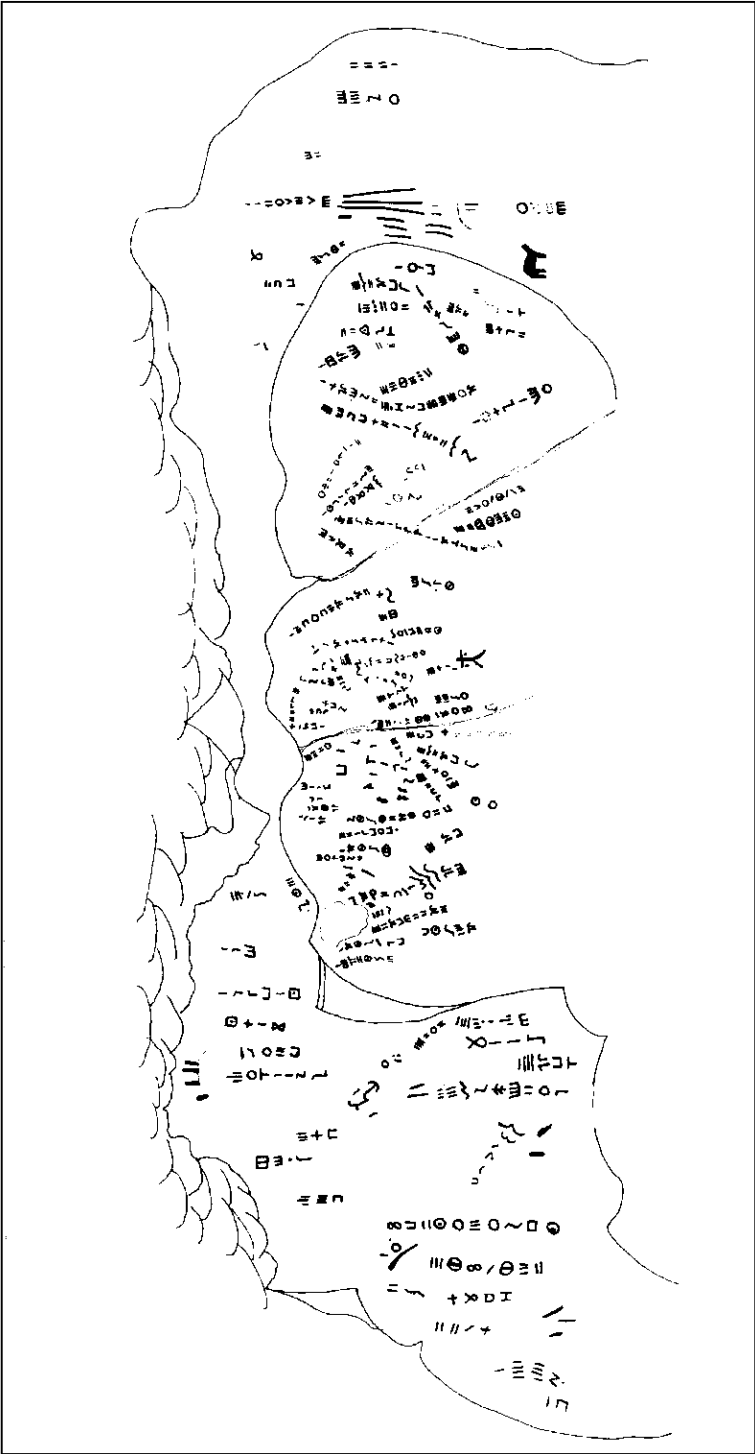
Saïd Boulifa compte reconstruire le passé de la région qu'il parcourt et pour cela, il observe attentivement le relief, les vestiges rencontrés en cours de route, et se permet des questions, des hypothèses. Avant de les poser, il réunit dans un premier temps tous les faits (observés ou provenant de l'état des connaissances de l'époque).

A partir de Chebel, Saïd Boulifa prolonge son voyage jusqu'à Azerou n Eddellal en passant par Moqnéâa et Aourir. C'est au pied du village d'Aourir qu'il découvre la fameuse inscription⁶⁷, la plus importante connue à ce jour. Fort de pouvoir attester l'existence de cette stèle évoquée par René Basset, il revient lui soumettre ses renseignements. A ce moment, le directeur de l'Ecole des Lettres lui confie une véritable mission agréée par l'Académie d'Alger et subventionnée par le gouverneur général.

Bénéficiaire d'un congé de 8 jours (du 5 au 14 mai), Saïd Boulifa se rend avec M. Morlot, le directeur de l'école d'Ifir'a, sur le lieu même où se trouve

66. Jean-Pierre Laporte, "Datation des stèles libyques figurées de Grande Kabylie". *L'Africa romana* (Atti del IX convegno di studio Nuoro, 13-15 dicembre 1991), 1992, pp. 389-423, a traité d'une intéressante problématique, à la suite des travaux de Paul-Albert Février ("L'art funéraire et les images de chefs indigènes de la Kabylie antique", *Actes du 1^{er} Congrès d'Etudes des cultures méditerranéennes*, Alger, SNED, 1973, pp. 152-159) et Gabriel Camps ("Recherches sur les plus anciennes inscriptions libyques de l'Afrique du Nord", *Bulletin du Comité des Travaux historiques*, n. s., t. 10-11, 1974-1975 (1978), pp. 143-166).

67. L'inscription d'Ifir'a, se trouvant à l'endroit nommé "Ifri n Eddellal", près du village d'Aourir, couvre une surface de plus de cinq mètres carrés. D'après les renseignements fournis par Saïd Boulifa, les environs sont arides et rocailleux et à droite, court une ligne de rochers jusqu'à Aourir situé sur la crête de Thifriouin. La terre, peu fertile, ne produit ni céréales ni arbres, et ne consiste qu'en des champs nus (comme ceux de Meroui).



L'inscription de la grotte d'Ifir'a

l'inscription⁶⁸. Saïd Boulifa donne un aperçu géographique de l'endroit et procède au relevé des caractères et des phrases et à une interprétation épigraphique qui n'exclut pas la critique de travaux antérieurs et des hypothèses quant à la fonction de cette roche.

Son travail de chercheur ne se limite pas au signalement mais relève d'enquêtes menées avec persévérance. Il interroge les habitants, observe les alentours, rochers et falaises et même le village d'Aourir.

Dans un premier temps, Saïd Boulifa, avec l'aide de l'instituteur, a photographié l'inscription, ce qui n'a pas été sans poser des problèmes techniques, en raison de sa taille impressionnante et de la substance ayant servi à tracer les lettres. Il a donc fallu la prendre en 4 clichés, sur lesquels les lettres faibles ont été renforcées au crayon ou reproduites selon des points de repère.

Malheureusement, cette inscription est très dégradée et la lecture en est malaisée, de nombreux mots et phrases ayant disparu. Les causes en sont diverses : d'une part son exposition au vent et aux pluies, le suintement des eaux laissant du calcaire sur certaines lettres, d'autre part le frottement des vêtements mouillés des bergers qui s'abritaient là pendant l'hiver, sans compter le choc d'une balle dû à l'irresponsabilité d'hommes qui se sont servis du rocher comme d'une cible ; et enfin, les habitants eux-mêmes, crédules et superstitieux, qui ont cru à l'existence de trésors enfouis sous le rocher. Aussi le tiers de l'inscription, le centre notamment, est endommagé. En outre, le dessin est flou : il s'agit d'une espèce de croix qui se termine par des membres inférieurs humains surmontée d'une tête.

Les lettres, les mots et les phrases de l'inscription sont de diverses tailles ; tracées par des personnes différentes, leur forme varie également : certaines fines, d'autres grossières. L'identité de la forme de certains caractères avec celle des *tifinar*⁷ est frappante. Certaines lettres se rencontrent souvent, notamment les 4 barres horizontales ou verticales. D'autres ne se trouvent nulle part ailleurs. Il semble illogique, fait-il remarquer, de représenter le même son par des caractères différents, et pourtant la partie gauche de l'inscription illustre cette étrangeté. La lettre la plus énigmatique est formée de deux demi-cercles fermés et coupés au milieu par deux barres qui n'existe ni dans des textes touaregs, ni dans aucune inscription connue. Cette inscription est, pour Saïd Boulifa, très singulière, ce qui la rend très intéressante⁶⁹.

68. Le rocher dont les parois portent l'inscription, est isolé et domine la Kabylie du nord, et la vue s'étend sur toute la chaîne du Djurdjura (du col de Chellata jusqu'au Pic Tigrimmou) et les crêtes des Mâthqa et des H'esnaoua à l'Ouest. Devant, les vallées où se trouvent les Iloulen et les Aïth Itsourar ; plus loin les dômes des Aïth Yah'ia, et à l'avant-plan, le piton de Koukou, fief d'un chef kabyle qui lutta longtemps contre les Turcs, où il n'y a pas trace du passage des Romains. En face, les villages Aïth Boucharb et Aïth Khellili, où l'on trouve une intéressante industrie de poterie, quoique moins fameuse que celle des Aït Aïssi.

69. Saïd Boulifa critique l'affirmation de Joseph Halévy (dans son "Introduction de l'Essai d'épigraphie libyque", *Journal asiatique*, 1874, 7^e série, pp. 73-203 et 369-416) selon laquelle toutes les inscriptions seraient d'origine funéraire, la stèle d'Ifir'a ne semble pas l'être. Le nombre impressionnant de mots qu'elle contient ne peut correspondre à une simple épitaphe ; en outre le rocher et la grotte où elle se trouve n'évoquent d'aucune manière une demeure funéraire.

Il a été difficile d'obtenir des informations sur cette inscription : les légendes et les traditions n'en font pas mention, les habitants sont restés muets à ce sujet. Seule une légende recueillie dans le plus ancien village de la région, Aourir, peut fournir une certaine interprétation⁷⁰.

Le fragment de stèle de Thala-Gala

A Thala-Gala, hameau situé à un kilomètre d'Ifir'a, une stèle a été découverte, grâce à la coopération d'un ancien amin, T'achi, qui a réussi à faire parler les habitants. Il s'agit d'une simple dalle posée dans la cour de la maison appartenant à la famille Aïth Saâd'i. Ceux-ci l'ont trouvée sur un chemin à Ir'ran, et le reste de la stèle (contenant des inscriptions) se trouve peut-être dans les environs du rocher et de leurs habitations. On y distingue un guerrier à cheval en train de sauter un obstacle, bien qu'il y manque le buste du cavalier et le poitrail et la tête de la monture. A proximité, sur le versant de l'Ir'zer Ir'ran, il y a un rocher appelé *Thajellibth Ouâd'iou* ("Saut du cheval"). En outre une légende évoque la fin tragique d'un cavalier qui, poursuivi par ses ennemis, et sur le point d'être fait prisonnier, se précipita sur le rocher et se tua au fond du ravin. Le dessin aurait-il donc contribué à construire la légende et à donner au rocher son nom ?

En conclusion, la région des Beni-R'oubri possède de nombreuses richesses archéologiques. Il existe sans doute d'autres vestiges de la civilisation⁷¹ qui a laissé ces stèles.

Il s'agit plutôt de l'emplacement d'anciens ateliers. En effet, un ingénieur a trouvé, dans un trou creusé au pied du rocher, des scories provenant sans doute de forges. D'ailleurs, il y avait à proximité des habitations, puisque leurs ruines existent encore (*Ikherban* et *Ikherban b ouarroui*), séparées par un cimetière abandonné. On y voit un petit monticule où poussent des chênes-lièges, sous lesquels se trouve la sépulture de Sidi Zid', un saint vénéré d'Ifir'a. Par conséquent, les environs ont été habités dans des temps reculés, mais de la grotte elle-même – sans doute à la suite d'un affaissement du terrain – ne subsiste que l'excavation. Il est probable, selon Boulifa, que des forgerons y travaillaient le fer ou les métaux précieux (bijouterie) : cette hypothèse est étayée par la découverte des scories, ainsi que d'un creuset à soixante mètres du rocher.

70. A une époque reculée, un riche seigneur tunisien (*Atounsi*) est venu s'installer à Aourir. Il régna sur toute la région qu'un seul chemin reliait à la vallée à travers la forêt, dont il existe encore des traces de pavés à Thifrouin. Plus tard, après la création du village d'Ifir'a, une ogresse (*Tseriel*) apparut et s'attaqua aux passants : elle logeait dans la grotte et, à défaut de tatouer des hommes, exerçait ses talents sur les parois en y traçant des dessins énigmatiques. Une autre version prétend que de riches étrangers auraient inscrit sur les parois, dans une langue indéchiffrable et mystérieuse, les indications pour retrouver les trésors gardés par des génies qu'ils ont enfouis sous le rocher.

71. Pourtant, on n'en trouve pas la moindre trace dans le reste de la Kabylie, regrette Saïd Boulifa. Certaines industries existent encore dans le Djurdjura attestent également, ajoute-t-il, l'existence de cette civilisation : le travail des métaux chez les Aïth Yenni et les Aïth Fraousen, la céramique chez les Aïth Khellili et les Aïth Aïssi, le bois au tour chez les Aïth b Oudrar et les Aïth Ouasif... Les forges d'Ifir'a – si elles ont été contemporaines de la stèle, ce qui n'est pas certain – ont peut-être eu pour clients les plus anciennes tribus kabyles (Aïth Irathen, Aïth Mengellath et Aïth Yenni), dont les ancêtres, trois frères, sont censés être les premiers habitants de la Kabylie. Mais ce ne sont là qu'hypothèses non étayées par des preuves scientifiques et historiques et tout cela reste à prouver.

Deuxième mission (1910) : de nouveaux documents archéologiques

Après avoir envoyé Saïd Boulifa en mission au printemps 1909, René Basset s'est rendu lui-même sur place pour étudier l'inscription d'Ifir'a. Pouvait-il laisser à son élève, à son disciple, la seule gloire de cette découverte ? Il n'omet pas d'indiquer quelle fut la part de contribution de Saïd Boulifa, mais précise bien que c'est lui l'investigateur de la mission de 1909 et reprend à son compte l'étude de cette inscription. Il ne pouvait rester hors de cette découverte et surtout ne pas avoir lui-même produit un "papier" à ce sujet. C'est ainsi qu'il publie dans l'organe de l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres, une *Note sur les inscriptions libyques d'Ifri N Dellal près d'Ifir'a (Grande Kabylie)*⁷² où tout se passe comme si l'étude des documents et les conclusions lui revenaient naturellement. Il se réfère également à une appréciation historique d'Emile Masqueray⁷³, mais les références à ce dernier, ainsi qu'à Saïd Boulifa, sont là pour renforcer le discours de René Basset.

Mais le plus important est que cette première mission de Saïd Boulifa chez les Aïth R'oubri a montré qu'on peut faire de nombreuses découvertes archéologiques si l'on procède à des fouilles systématiques. En outre, en publiant le récit de ses investigations dans la *Revue archéologique* (Paris, PUF, 1909), Saïd Boulifa a convaincu⁷⁴, et le gouverneur général de l'Algérie a répondu favorablement à sa demande en lui accordant, l'année suivante, une deuxième mission.

Saïd Boulifa ambitionne d'approfondir ses connaissances de cette civilisation ancienne – indéterminée ? – d'où seraient issues les stèles d'Abizar, de Souamâ et d'Ifir'a, et de découvrir d'autres vestiges encore. Pour cela, dans le cadre de cette nouvelle mission qui commence le 7 août, il se documente et enquête sur le passé et les mœurs de la tribu Aïth R'oubri : relations suivies, au café maure d'Azazga, avec les habitants, et les vieillards en particulier⁷⁵. Après avoir collecté des données sur le chapitre "Mœurs", les différentes conversations ont donné lieu à toutes sortes de renseignements archéologiques, et Saïd Boulifa, laissant provisoirement de côté des questions de type purement historique ou sociologique, consacre désormais sa mission à la seule archéologie. Ses nouvelles recherches sont fructueuses. Il peut ainsi ajouter à ses précédentes découvertes une stèle à Souamâ (Aïth Bouchaïb), un fragment de stèle dans le territoire des Chorfa, une borne avec inscriptions libyques

72. *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres*, année 1912, pp. 590-593 (Communication lue à la séance du 20 août ; présidence : M. Bouché-Leclercq).

73. "La stèle libyque de Souama", *op. cit.*

74. René Basset, correspondant de l'Institut, a signalé les découvertes de Saïd Boulifa dans le Haut-Sebaou. Communication à la séance du mois de décembre 1910 de l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres par René Cagnat.

75. "Nouveaux documents archéologiques découverts dans le Haut-Sebaou (Kabylie)", *op. cit.*, p. 17.

à Chebel et le fragment d'une borne militaire au village de Hendou près d'Azazga⁷⁶. La stèle de Souamâ a été découverte grâce à l'amin du village et à l'aide d'un travailleur des environs qui lui indique précisément l'endroit où la dalle est enterrée. Il y revient le 16 août avec l'administrateur adjoint d'Azazga, M. Julienne, afin de dégager la stèle. Celle-ci représente aussi un guerrier à cheval dont les contours du visage sont bien plus nets. La lecture de l'inscription donne lieu à plusieurs hypothèses qu'il tente de justifier⁷⁷. C'est aussi par les dires d'un forgeron du village de Chorfa qu'il découvre une stèle au dessin identique à celles de Souamâ et d'Abizar⁷⁸. Le 18 août, il est de retour à Chebel où on lui indique une pierre non gravée, ne datant pas de l'époque romaine mais cependant intéressante par les signes de ses côtés. Enfin, sa dernière découverte a lieu au village de Hendou où il recueille le fragment d'un fût de colonne. Reprenons les trouvailles une à une :

1° *Un fragment trouvé chez les Chorfa (Aïth R'oubri) dans des circonstances difficiles.* – En effet H'and Ah'eddad, forgeron dans le village des Chorfa, après avoir annoncé l'existence d'une "pierre écrite" sur le petit plateau de Thine-souin, se rétracta aussitôt. La raison en était que les habitants craignaient que les autorités françaises ne leur confisquent leurs terres si l'on découvrait qu'elles avaient appartenu à leurs ancêtres, les *Djouhala* (idolâtres). Ne tenant aucun compte de ce revirement, Saïd Boulifa chercha la pierre et finit par trouver une dalle sur un rocher, avec le dessin d'un guerrier portant un bouclier et deux javelots, identique à celle des personnages des stèles de Souamâ et d'Abizar mais mieux dessiné⁷⁹.

2° *La borne de Chebel (Aïth R'oubri).* – En dépit de ses montagnes impénétrables, Boulifa note que la Kabylie a subi de nombreuses guerres, ainsi que

76. Toutes ces pièces, comme pour toutes les autres découvertes de Saïd Boulifa, sont venues enrichir les collections du Musée des Antiquités d'Alger.

77. Bien que les savants de l'épigraphie libyco-berbère ne s'accordaient pas sur le sens des signes et lettres de l'alphabet libyque, Saïd Boulifa en a donné - sous toutes réserves - trois interprétations : "Araoui a tué Oudrir Imavou" ; "Araoui a attaqué la montagne blanche" ; "Araoui a vaincu la montagne blanche". Cette inscription ne semble avoir rien de commun avec les autres inscriptions libyques connues. Elle ressemble à un monument construit à la gloire du guerrier Raoui (?), peut-être dans sa lutte contre les Romains (?). Cet usage, courant en Afrique du Nord et adopté par les Berbères, aurait été introduit, selon Saïd Boulifa, par les Phéniciens et les Romains. Cette stèle n'est donc pas un monument funéraire, toujours selon Boulifa.

78. Sur cette inscription, on distingue un homme à cheval armé d'un bouclier rond, de deux fers de javelots, avec deux boules dans le creux de la main droite. Le buste, massif, est nu et les traits du visage sont indiqués de manière fruste. Les lignes ont été tracées par bouchardage, technique employée en sculpture qui permet d'obtenir du relief et utilisée aussi pour la stèle d'Ifir'a. Le dessin du cheval est également maladroit et disproportionné et seule la tête est expressive. La stèle porte deux inscriptions, l'une à droite et l'autre à gauche, burinées en creux et finement tracées, aisément déchiffrables, à l'exception de deux lettres. Le déchiffrement des inscriptions libyques est une tâche ardue, constate Saïd Boulifa, et de nombreuses d'entre elles n'ont pas encore été interprétées, en raison de l'insuffisance des connaissances sur les premiers habitants de l'Afrique du Nord. Seule une étude plus approfondie des dialectes berbères pourrait faire l'entière lumière sur cette civilisation ancienne, conclue t-il.

79. Les traits du visage sont bien rendus, la tête coiffée d'une sorte de turban. Malheureusement, cette stèle est mutilée et ne porte pour inscription que trois lettres dont la lecture de Saïd Boulifa est : Akouren (les gens d'Akour ?), représentant ceux qui l'ont gravée (?).

les invasions vandales et arabes dans les vallées de la Soummam et du Sebaou, où il subsiste un grand nombre de ruines de villages anciens. Les régions maritimes et les crêtes des Aith Djennad', actuellement très pauvres, ont dû être autrefois riches et prospères, ainsi que l'attestent les importants ports romains qui s'y trouvaient. Dans la forêt d'Yakouren et sur le versant maritime se trouvent des vestiges prouvant l'existence d'une population très dense : moulins à huile, pressoirs qui attestent la présence de bois d'oliviers, de vergers abondants de figuiers, de noyers et de vignes. La Kabylie était donc très prospère à cette époque reculée. La disparition des arbres fruitiers, la destruction des villages, la désolation ont pour cause les invasions, les guerres intestines entre les çofs, ainsi que la présence romaine qui aurait entraîné la destruction des tribus kabyles.

3° *La borne d'Aguemoun.* – Il s'agit d'une pierre trouvée dans un champ par un paysan, à Aguemoun Lbir, sur le plateau qui mène de Chebel à Aourir. Elle a la forme d'un tronc de pyramide de 0,55 m de haut et porte une inscription libyque dont il ne subsiste que quelques traces. Elle a été détériorée du fait que, plantée dans le sol, les pluies remplissaient les cavités des lettres et ont fini par ronger les deux tiers. Aussi une lecture globale est impossible. Mais il est évident que l'endroit a été habité autrefois, car sur toutes les pentes avoisinantes se trouvent des ruines d'une ancienne cité berbère. Une légende d'ailleurs l'atteste⁸⁰.

4° *Le fragment d'une borne militaire romaine dans le village de Hendou.* – Il s'agit d'un fût de colonne déterrée dans un champ. C'est la seule pierre de ce type découverte dans les environs de Hendou. Les paysans qui l'ont découverte ont d'abord cru qu'elle recelait quelque trésor et l'ont brisée en plusieurs morceaux avant de s'en servir comme d'une clôture. L'un d'eux porte des lettres latines, NINO, mot déjà mentionné dans l'inscription romaine de Thamgout'. La finalité de cette colonne dans une région où il n'y a pas la moindre trace de construction romaine reste hypothétique : peut-être était-ce une borne militaire à proximité de la voie romaine reliant les vallées de l'oued Sahel et le Sebaou, et passant par Hendou ?

Voilà donc ce qu'a pu découvrir Saïd Boulifa, mais dans quelles conditions, en affrontant quelles réticences, quels obstacles ?

80. Selon la tradition, les gens de Chebel habitaient autrefois à Aguemoun Lbir, sous la domination d'un puissant seigneur tunisien, *Atounsi*. Ils se sont élevés contre sa tyrannie. Furieux de leur résistance, il vint s'installer à Aourir, en jurant de les détruire. Entre les deux villages éclata une guerre qui dura plusieurs années, à l'issue de laquelle les habitants d'Aguemoun furent vaincus et leurs maisons rasées par l'Atounsi. Les survivants se réfugièrent sur le rocher de Chebel qui donna naissance au village actuel. Après cette destruction, une famille revint cependant s'installer au milieu des ruines et y vécut jusqu'à ce que les femmes étendirent un jour leur linge sur un point d'Aourir visible par l'Atounsi. Ce dernier envoya aussitôt ses cavaliers massacrer la famille. Aguemoun a été ensuite définitivement abandonné. Les fondateurs de ce centre étaient sans doute contemporains de ceux d'Ifir'a, de Souamâ, de Chorfa et d'Abizar, et les documents authentiques – qu'il s'agisse de stèles libyques ou de ruines romaines – laissés par eux confirment l'existence de civilisations anciennes en Kabylie.

Les réticences, les obstacles face à la persévérance de Saïd Boulifa

Il faut préciser que Saïd Boulifa est répétiteur de langue kabyle à la Faculté de Lettres d'Alger⁸¹, qu'il se permet donc très modestement et toujours avec prudence d'émettre des hypothèses sur la lecture épigraphique. Ce qui ne l'empêche cependant pas d'affirmer certaines choses. Ainsi reconnaît-il que les Romains n'ont jamais dû dépasser les régions limitées du sud de la Kabylie. Ses qualités d'observateur et ses connaissances de berbérisant confirmé lui permettent donc de faire des déductions, qu'elles soient sous forme de questions, d'hypothèses ou parfois d'affirmations. Il s'interroge par exemple sur la présence de ces écritures libyques : sont-elles l'indice d'une civilisation berbère antérieure ? ou encore, pourquoi les inscriptions non bilingues ne se rencontrent-elles que dans les régions occupées par les Romains ?

Ses observations épigraphiques (et interprétations) sont difficiles mais il s'efforce de les effectuer avec précision. L'inscription du rocher d'Ifir'a est altérée par les lettres rougeâtres qui s'inscrivent imparfaitement sur les plaques. Il doit donc photographier par des visées successives pour ensuite relever à la main l'inscription sur chaque épreuve. De plus, l'inscription n'a pu être relevée dans sa forme primitive car le rocher accessible aux bergers et aux animaux a été très fortement dégradé.

Son étude des lettres elles-mêmes comprend une identification des caractères, de leurs tracés (de bas en haut pour les écritures libyques) et des hypothèses sur le sens des groupes graphiques. Pour cela il s'inspire de l'article de Joseph Halévy, cité plus haut (n° 69), mais parfois pour en prendre ses distances. En effet, selon lui, il ne s'agit pas d'inscriptions funéraires car ni le rocher ni la grotte ne fournissent des indices pour établir un tel fait. Il peut cependant constater, d'après la présence de scories au pied du rocher, que des habitants ont vécu dans cette grotte où étaient installés des ateliers pour le travail des métaux. Cette hypothèse est renforcée par le fait que se trouve un lieu situé au nord appelé, Ikherban, ce qui signifie ruines, débris d'habitation. En outre, il a découvert un petit creuset au milieu d'un champ à 60 m environ qui atteste la présence d'un atelier de forge.

Il s'autorise aussi à critiquer une lecture faite par Masqueray sur la stèle de Souamâ. Ce dernier a lu *daren* ou *diren* alors qu'il faut lire *idren* ou *idaren*. Pour éviter de telles méprises, il dresse une liste des noms de famille de la région qu'il compare avec certains segments graphiques "identifiés" sur ces inscriptions libyques. Son plus important travail, tâche qui témoigne chez lui d'un acharnement quotidien, fut d'interroger les habitants, de lutter contre leurs réticences. C'est ainsi qu'il obtient de nombreuses légendes.

81. Depuis 1909, l'École supérieure des Lettres de l'Université d'Alger est devenue la Faculté des Lettres, et René Basset doyen.

En rapport avec le rocher d'Ifri n Eddelal, une légende prétend qu'il renfermerait un trésor⁸². Or, ces superstitions nombreuses se trouvent confirmées par la présence d'Européens attirés par cette roche. Il en a résulté que certains ont tenté de détruire le rocher. Il a également retenu la légende qui relate l'installation à Aourir d'un personnage originaire de Tunisie (*Ah'med' Atounsi*) et qui était le maître absolu de cette région. A travers la forêt, un seul chemin reliait Aourir à la vallée, le chemin par lequel les troupeaux de cet homme descendaient pour paître dans la vallée. Bien plus tard, lorsque le village d'Ifira fut créé, il arrivait que ceux qui empruntaient ce chemin soient poursuivis par une *Tseriel* (ogresse), laquelle logeait dans la grotte et exerçait son art du tatouage sur les murs. D'autres pensent que cette écriture provient d'hommes étrangers qui ont inscrit les indications pour retrouver le trésor enfoui. Pour prendre possession des richesses, il faudrait déchiffrer ce message et dompter les génies gardiens du trésor.

C'est avec la même persévérance qu'il découvre les vestiges de Thala-Gala. Il retrouve la stèle chez des habitants réticents à lui indiquer l'endroit où elle se trouve. En effet, le mélange de superstitions, de suspicion et de légendes dresse indubitablement des obstacles sur le chemin de ses recherches. Les habitants qui soupçonnent tous chercheurs d'être des traqueurs de trésors préfèrent se taire. Il doit donc souvent promettre de partager un éventuel butin pour délier les langues.

Un autre exemple de cette réticence se produit lorsqu'il recherche l'inscription de Souamâ. Un forgeron du village des Chorfa lui avait confié qu'une pierre écrite se trouvait à Thinesouin. Il se rétracta par la suite. Saïd Boulifa apprit plus tard les causes de ce soudain refus. Certains habitants l'obligèrent à refuser de se porter comme guide car avec cette preuve écrite, on leur aurait confisqué leurs terres. Il a suffi de cet argument pour justifier la rétractation du forgeron. Ce sont pour Saïd Boulifa autant d'obstacles à ses recherches. Il faut lui reconnaître cependant une grande persévérance, des qualités d'observateur et de critique des dessins, d'analyse et de synthèse de toutes ces connaissances.

Selon lui, la Kabylie, région actuellement la plus peuplée, n'a pas dû être une région impénétrable. Bien qu'elle ait subi les invasions vandales et arabes, il y subsiste plusieurs ruines de villages qui témoignent de la présence romaine. Les régions maritimes qui sont aujourd'hui les plus pauvres ont été les plus importantes grâce aux ports romains. D'autres vestiges de moulins à huile, de pressoirs essayés sur le versant maritime attestent des nombreux vergers, arbres fruitiers. A Chebel, une légende confirme l'hypothèse d'une ancienne

82. Un obstacle de taille aux découvertes archéologiques, selon Boulifa, est l'esprit des habitants : simples, naïfs et cupides, selon lui, ces montagnards voient sous chaque rocher, dans chaque fontaine, un trésor caché gardé par un génie, donc inviolable. Ils entravent ainsi les recherches dans les ruines des *Djouhala* (ce qui signifie idolâtres, païens et peuplades anciennes tels que les Romains), considérant les archéologues comme des "chercheurs de trésors". Ces derniers se heurtent ainsi fréquemment à leur mutisme et à leur méfiance.

cité berbère. Cette légende relate que les gens de Chebel habitaient à Aguemoun Lbir. Ses habitants eurent à lutter contre un homme puissant appelé *Atounsi* qui les contraignit à quitter leur village. Ils se réfugièrent au rocher de Chebel où ils fondèrent leur village. On voit que chez Saïd Boulifa l'attitude critique vise davantage les habitants, leurs mœurs, leurs mentalités, alors que chez Masqueray la critique vise les autorités, l'administration. Pour l'un, les habitants ne sont pas avertis de ces richesses historiques et archéologiques, pour l'autre, ce sont les autorités qui ne mesurent pas ce que devrait être la sauvegarde du patrimoine historique en Algérie.

IV. TROISIÈME MISSION EN KABYLIE (avril-mai 1912)

A l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres, René Basset communique une note dans laquelle il consigne les trois découvertes d'inscriptions libyques en Kabylie faites par Saïd Boulifa⁸³. Son élève et disciple vient d'accomplir en ce mois d'avril 1911 une nouvelle mission dans le Haut-Sebaou, mission qui contrairement aux deux précédentes (1909 et 1910), a été effectuée à titre gratuit.

La première découverte est une stèle, recueillie entre les villages de Bou Hini et d'Ahmil le 9 avril et qui offre la représentation de la partie supérieure d'un homme qui semble mener un troupeau, probablement des bœufs. La seconde stèle, tout à fait nouvelle, a été trouvée dans un endroit appelé Izouzathan au village Sah'el (Aïth Idjer) ; elle est latino-libyque⁸⁴. La troisième découverte est celle d'une pierre que les gens du pays appellent *Azrou n T'ebbaq n Toukra* (pierre du couvercle de Thoukra) qui, une fois dégagée, livrerait certainement une nouvelle inscription.

Une mission officielle (en 1912)

Ayant déjà fait preuve de résultats encourageants lors de ses précédentes courses, et de la mission gratuite de l'année écoulée, Saïd Boulifa se voit confier encore une mission – officiellement la troisième – dans le but de découvrir d'autres dessins et inscriptions rupestres dans le Haut-Sebaou. Ce voyage, quoique de courte durée (du 3 avril au 10 mai 1912), a été une fois de plus couronné de succès, ainsi que l'attestent une note rédigée par René Basset⁸⁵

83. *Comptes rendus des Séances de l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres*, année 1911, pp. 429-30 (Séance du 12 juillet, présidence d'Henri Omont). La lecture de la note a été faite par René Cagnat.

84. « Elle est évidemment incomplète : du moins les caractères libyques ne répondent pas à la partie latine de l'inscription. » (R. Basset, *ibid.*).

85. "Note sur la mission de M. Saïd Boulifa en Haute-Kabylie", *Comptes rendus des Séances de l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres*, 1912, pp. 335-338.

dans un compte rendu de la séance du 12 juillet 1912 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres⁸⁶, et surtout le rapport⁸⁷ que Saïd Boulifa a adressé au Comité des Travaux historiques et scientifiques (Commission de l'Afrique du Nord). Durant la séance du 11 juin 1912 dudit Comité, René Cagnat donne lecture du texte de Saïd Boulifa sur les résultats de son exploration de la vaste région située entre le Sebaou et la mer, qui s'étend de Makouda à Kebbouch et de Koukou jusqu'au col d'Akfadou, mais l'exploration la plus méthodique a eu pour terrain les deux communes mixtes, où ont eu lieu les principales découvertes, de Mizrana et d'Azeffoun.

Après avoir parcouru la chaîne des Beni-Djennad (*At Jennad*) jusqu'à Makouda, Saïd Boulifa a traversé le territoire des Flissa (*Iflisen l-lebher*), riche en vestiges de l'époque romaine, puis a gravi le fameux pic de Thamgout' dominant le territoire de la tribu des Aïth Djennad, qui a donné naissance à de nombreuses légendes. Il a fait des découvertes assez nombreuses, toutes dignes d'intérêt et dont les deux comptes rendus nous donnent le détail :

— 2 inscriptions à Makouda, à Ichqien, où se trouvait un ancien poste militaire ;

— 1 inscription sur une pierre à Aguerroudj Ouhidja ;

— de nombreux petits postes romains sur la route de Tizirt et sur le chemin de la côte en direction de la crête des Aïth Djennad ;

— un cimetière à Sidi Khaled comprenant de nombreux sarcophages ;

— un fût de colonne à Thaourirh Zouaou, surmonté d'un chapiteau à feuille d'acanthé ;

— 2 inscriptions entre Tizirt et Azeffoun, dont un dessin gravé au fond d'une grotte appelé par les bergers "tête à quatre yeux" représentant deux volutes ;

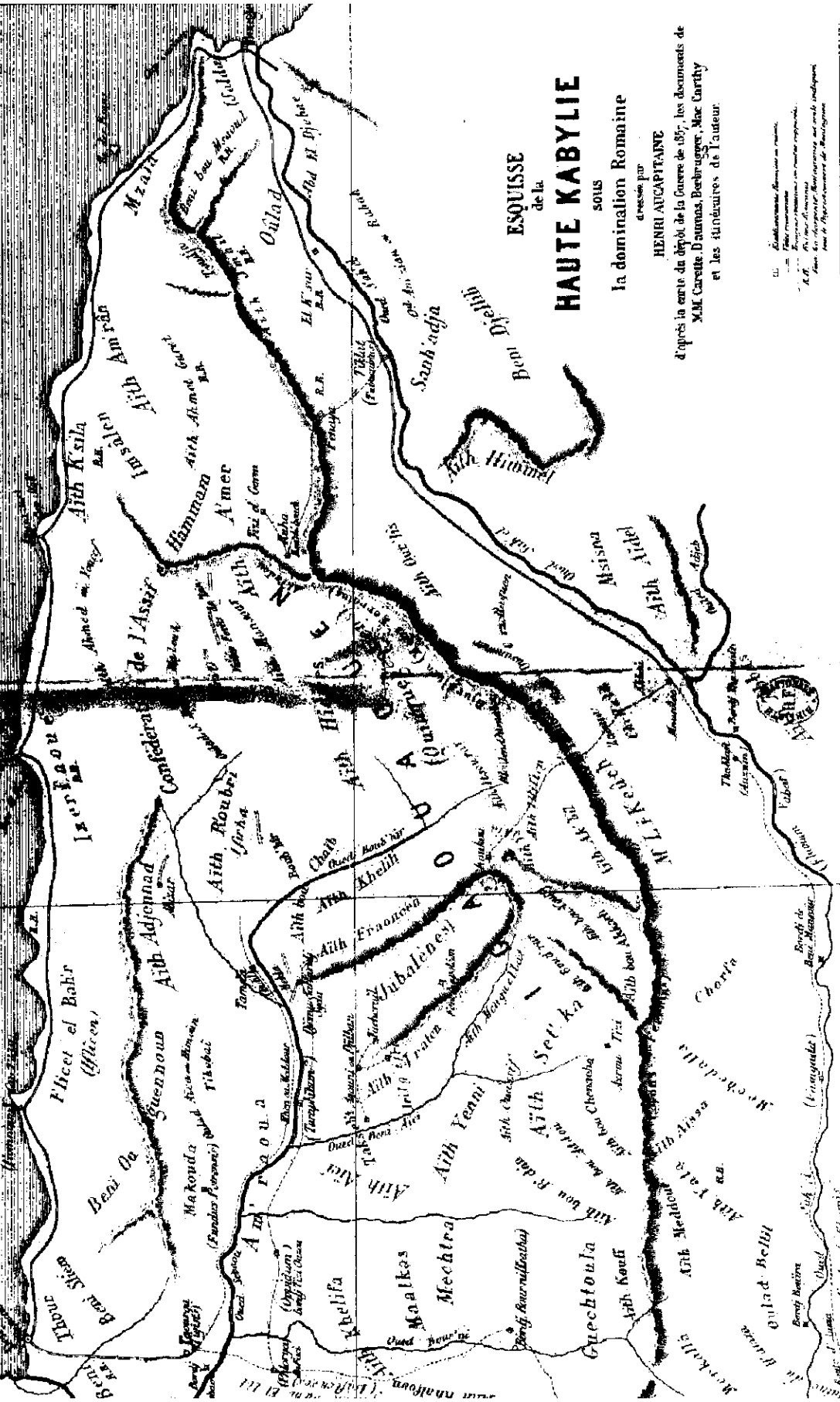
— 1 inscription à Thaq'seleth, ainsi qu'un dessin rupestre représentant un casque ;

— à Azeffoun, le village kabyle⁸⁸, 2 fragments d'inscriptions latines dans le mur d'une maison et 2 stèles, dont l'une est ornée d'un bas-relief et l'autre de deux inscriptions, ainsi qu'un fragment de mosaïque blanc, noir et gris représentant deux rosaces. Dans ce village, Saïd Boulifa a également exploré avec attention les restes d'une conduite d'eau venant du Thamgout, consistant en blocs forés à l'intérieur, dont certains sont recouverts de lettres latines et libyques, ce qui supposerait que leurs auteurs étaient des Berbères latinisés, selon Saïd Boulifa (pourquoi ne pas dire "maîtrisant les deux usages linguistiques" ?). Plus haut, vers le pic de Thamgout, ces canalisations ont été construites en maçonnerie ;

86. *Ibidem*.

87. *Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques et scientifiques*, 1912, pp. CCXXII-IV.

88. Azeffoun désigne le village kabyle, situé en hauteur. La localité portuaire porte, à l'époque, le nom de Port-Gueydon.



ESQUISSE
de la

HAUTE KABYLIE

SOUS

la domination Romaine

dressée par

HENRI AUCAPITAIN

d'après la carte du dépôt de la Guerre de 1877, les documents de
M.M. Carette, Dautans, Boerbrugger, Mac Carthy
et les indications de l'auteur.

1. — Les points de vue sont indiqués par des points.
 2. — Les points de vue sont indiqués par des points.
 3. — Les points de vue sont indiqués par des points.
 4. — Les points de vue sont indiqués par des points.
 5. — Les points de vue sont indiqués par des points.

— 1 stèle libyque dans le village d'El Qalàa sur le flanc nord du pic, dit "plateau du dimanche", qui représente un personnage debout avec les bras levés en guise d'offrande, gravée sur une dalle de grès grise, dont les traits du visage ont malheureusement été saccagés par les bergers, et qui porte une inscription berbère. Cette dernière découverte, d'importance, va compléter avantageusement la collection déjà existante des vestiges libyques de la Kabylie antique⁸⁹.

Vers la rédaction d'un ouvrage historique

C'est grâce à une grande modestie et à une curiosité de voyageur que Saïd Boulifa se destine, sur le terrain berbérologique, à toutes les voies d'études possibles. Sans cet enthousiasme et ce semblant de naïveté de profane, il n'aurait peut-être jamais osé s'immiscer au delà de sa spécialité première (l'étude et l'enseignement de la langue). Chacune de ses expériences en appelle une autre ; ainsi, il est tenu d'avancer en historien dès lors qu'il fait une incursion dans le domaine épigraphique.

D'abord, Saïd Boulifa a commencé à ajouter à ses découvertes strictement archéologiques une petite étude sur la zaouïa de Sidi-Mançour, où il a trouvé l'hospitalité durant son voyage. Le directeur, le chikh Daoui Sid Ah'med ben Moh'ammed, homme accueillant et large d'esprit⁹⁰, aux dires de Boulifa, lui a fourni de précieux renseignements en rédigeant à son intention une notice sur les origines, la vie du saint fondateur Sidi-Mançour et le règlement intérieur de son établissement d'enseignement secondaire qui date du XVI^e siècle de l'ère chrétienne. Mais à l'époque de cette visite, la zaouïa se trouve en plein déclin, pour des raisons financières entre autres, et ne rassemble plus qu'une vingtaine d'étudiants.

Cette étude de la zaouïa et de la période de sa fondation fut à l'origine d'un ouvrage historique plus approfondi et plus vaste : *Le Djurdjura à travers l'Histoire. Organisation et Indépendance des Zouaoua*⁹¹, où Boulifa s'est beaucoup intéressé à la tribu des Aïth-Djennad, dont le territoire est riche en vestiges des civilisations anciennes et qui se trouve à l'intersection de Dellys, Azeffoun et Djema'a-Sahridj, centres connus dès l'Antiquité. Cela

89. Toutes les inscriptions libyques connues alors ont été réunies par l'abbé Jean-Baptiste Chabot in *Recueil des inscriptions libyques*, Paris, Imprimerie nationale, 1940. Parmi les découvertes de Saïd Boulifa dans ce domaine, l'inscription d'Ifir'a, du lieu *Ifri n Eddellel*, constitue la RIL 848 ; celle de Souama la RIL 845 ; celle d'Ahmil la RIL 844 ; celle de Chebel la RIL 847 ; celle de Thinesouin la RIL 849 ; celle d'El Qalàa la RIL 843.

90. Comme l'écrit Saïd Boulifa (in *Le Djurdjura...*, *op. cit.*, p. 11) : « Agé d'une cinquantaine d'années au plus, le Chikh Sid Ah'med a la physionomie très ouverte et sympathique ; il est d'un comerce très agréable. Esprit large, affable et serviable, instruit et tolérant, il me fit très aimablement les honneurs de son établissement quo je ne connaissais que de nom. Apprenant ma qualité d'universitaire, il s'empressa de me faire visiter son école coranique ; il me permit même de *photographier* un groupe de ses élèves composé de jeunes gens de 12 à 25 ans. »

91. Alger, Bringau, XIV p. + 409 p. + annexe (en arabe, 10 p.).

l'a amené également à étudier leur histoire, ainsi que celle de la Kabylie du Djurdjura en général dont le passé est intimement lié à la vie politique et militaire du Maghreb central. Témoins, pour la période antique, les fameux *Quinquegentiens*, tribus presque légendaires du Djurdjura qui ont lutté contre l'occupation romaine. Si les documents sur la Kabylie antique restent rares, on trouve des témoignages, pour la période médiévale, dans les annales de Bougie et d'Alger, sur la résistance de ces montagnards du Djurdjura, qui s'opposèrent farouchement à leurs envahisseurs et réussirent à préserver leur indépendance jusqu'en 1857. En bref, Saïd Boulifa a porté son attention aux luttes des Zouaoua pour sauvegarder leurs libertés politiques et sociales, et aux faits qui jalonnent l'histoire de l'indépendance kabyle, exaltée, selon lui, par un véritable idéal démocratique. Pour ce qui est de la tribu des Aïth-Djennad, pierre angulaire de cette étude, il n'existe pas de documents permettant d'en déterminer l'origine avec précision. Cette tribu, qui vit sur le territoire du pic du Thamgout' au pied duquel subsistent les ruines de l'antique *Rus-Uzus*, et qui relie la mer et le Haut-Sebaou, a joué un rôle politique incontestable dans les relations avec l'extérieur. Son histoire ne peut donc être dissociée de la vie politique et administrative de Delly et de Koukou⁹².

Notice sur la vie de Sidi-Mançour

La Notice sur la zaouïa de Sidi-Mançour des Aïth-Djennad, rédigée par le cheikh Daoui Sid-Ah'med, le 22 avril 1911, à la demande de Saïd Boulifa, et que ce dernier a reproduite *in extenso* à la fin de son ouvrage⁹³ publié en 1925, commence par une louange aux saints, médiateurs entre Dieu et les hommes qu'ils soutiennent et protègent, qu'il faut honorer et dont il faut suivre l'exemple. Ces saints, suivant les traditions, ont fondé de nombreuses écoles, les zaouïas, et étaient l'objet d'une grande dévotion de la part des habitants qui venaient les consulter pour toutes leurs affaires et suivaient scrupuleusement leurs conseils.

Sidi-Mançour a été l'un des plus grands saints de son époque. Arrivé au IX^e siècle de l'hégire, plein de ferveur religieuse, ses prières étaient toutes miraculeusement exaucées. Après une période d'ascèse à Thizi-Berth dans les Iloula-Oumalou, il passa quelque temps dans le village d'Akour dans le Haut-Sebaou, attirant une foule de dévots dans sa demeure qui se transforma bientôt en lieu de pèlerinage. Mais les habitants du village se plaignirent et lui refusèrent leurs terres comme pâtures pour ses bêtes. Aussi le saint décida-t-il de quitter le village, malgré les lamentations des femmes, en émettant le

92. Toutes ces investigations sont donc annonciatrices de son *Djurdjura* publié en 1925, dont le manuscrit, malgré la date, était prêt pour l'édition entre 1913 et 1918 (*Le Djurdjura...*, *op. cit.*, n. pp. XIII-XIV).

93. Pp. 396-402 ; la partie concernant le règlement intérieur de la zaouïa est imprimée aussi sous le titre "Le Kanoun de la zaouïa de Sidi Mansour (Aïth Djennad)", in *Mélanges René Basset*, t. I. Paris, 1923, pp. 79-86. A la fin du *Djurdjura...*, *op. cit.*, la notice et le règlement constituent l'appendice II (pp. 395-409 + 10 p. en arabe du texte original).

vœu qu'elles soient honorées et leurs maris humiliés, vœu qui se réalisa, semble-t-il, puisqu'à l'époque contemporaine les femmes de cette fraction des Aïth-R'oubri sont encore réputées pour avoir un grand pouvoir sur leurs époux⁹⁴. Puis il se rendit dans le douar Izarazen à Thimizar où, précédé par sa grande réputation, il fut accueilli chaleureusement. Installé dans une tente à El H'ammam, il fut bientôt assailli par de nombreux Kabyles, et tous les Aïth-Djennad se mirent à son service. Voyant leur sincérité et le respect qu'ils lui vouaient, le saint décida de demeurer définitivement parmi eux. Dès lors sa réputation de sainteté ne cessa de croître et les personnages les plus influents du pays venaient le consulter. D'innombrables prodiges et miracles ont eu lieu, qui sont restés dans la mémoire de tous.

Les circonstances de la mort du sultan Amar Ou El K'adhi en sont un exemple frappant⁹⁵. Cet événement fut suivi de troubles dans le royaume des Bel-K'adhi, à l'issue desquels les tribus prirent leur indépendance, gouvernant dorénavant avec l'aide des savants et des saints.

Cette indépendance qui avait toutes les apparences de la démocratie ne dura cependant pas. Un jour, les Turcs arrivèrent dans la région et voulurent déboiser la forêt de Thamgout. Le refus des habitants fut à l'origine d'une guerre contre les occupants, qui se termina par la défaite et le retour à Alger des Turcs. Une rumeur prétend que le saint, déjà décédé lors de ce conflit, aurait aidé les Kabyles en tirant trois coups de canon mystérieux de l'ermitage où il avait vécu, et fut à l'origine d'une épidémie de peste qui se déclara parmi les soldats turcs, qui fit de nombreuses victimes et provoqua leur départ.

Un autre fait remarquable dont fut témoin le directeur de la zaouïa est le suivant : un jour, un habitant du village alluma un feu qui se propagea à grande vitesse dans la forêt autour de l'ermitage et allait atteindre la "kheloua" du saint, lorsque les flammes s'éteignirent soudain, épargnant la retraite de Sidi-Mançour. Le coupable fut terrassé par la foudre peu de temps après.

Règlement scolaire de la zaouïa de Sidi-Mançour

La zaouïa a pour but d'apprendre aux élèves le Koran, par une méthode d'acquisition progressive allant jusqu'à sa possession complète ou "t'ouçila", ainsi que de leur prodiguer une éducation parfaite.

94. Ce thème se retrouve dans plusieurs légendes hagiographiques. Cf. la bénédiction accordée par Sidi 'Ali Bou-Nab aux femmes de Taourirt-Moussa. H. Genevois, *Un village kabyle : Taguemount-Azouz*, F.D.B., 1972, pp. 18-19, rééd. in *Monographies villageoises. I. - At-Yanni et Taguemount Azouz*, Aix-Paris. Edisud/La Boîte à Documents, 1995, pp. 96-97.

95. Ce prince tyrannique et dominateur régnait alors dans le pays zouaoua. Il réquisitionnait les bêtes de somme des paysans pour son propre service et lorsqu'il y avait marché, ses troupes sévissaient parmi la population, la contraignant à leur fournir ce dont ils avaient besoin pour leur campement. Un jour, Sidi-Mançour interdit aux habitants de procurer des provisions au Sultan, comme à l'accoutumée. Lorsque ce dernier apprit qu'il s'agissait d'un ordre du saint, il alla le voir. Après son départ, le saint lui fit envoyer un messager qui lui annonça sa mort prochaine. Le Sultan fut effectivement assassiné quelques jours après (c'était en 1527).

Le règlement (*k'anoun*) remis par le cheikh de la zaouïa à Saïd Boulifa en indique le fonctionnement, érigé par Sidi-Mançour. En effet, quiconque cherche à le modifier ou à instaurer d'autres règles, donc en quelque sorte à usurper celles de Sidi-Mançour, est voué à un châtement. Le *k'anoun* de la zaouïa a pour base l'égalité et la justice sociale. Mais cette égalité n'exclut pas une hiérarchie interne selon les fonctions attribuées, distinguant les dirigeants et les dirigés⁹⁶. La zaouïa s'organise en vie autonome. La première division est occupée par les *moq'addem*, 10 ou 15 élèves d'âge mûr qui administrent et gèrent les biens de la zaouïa. Ils exercent à tour de rôle leur fonction durant un mois chacun. Le *t'aleb* a le pouvoir général⁹⁷. En seconde division viennent les *moq'addem* qui stimulent les élèves au travail et veillent à ce que les nombreux exercices religieux soient pratiqués. A la suite de l'appel et de la prière du *dhohour*, le *t'aleb*-moniteur entre dans la mosquée suivi des étudiants et repasse de mémoire un *h'izeb* (chapitre du Koran) ; puis il fait l'appel. Les absents subiront une corvée, ainsi que ceux qui n'ont pas récité le *h'izeb* en même temps que les autres. On passe ensuite à la prière de l'*a'açer*. Les étudiants sont alors libres jusqu'au coucher du soleil où ils font une dernière prière, celle du *mor'reb*. A l'issue de celle-ci, chacun d'eux récite à nouveau son *h'izeb* et, sous la surveillance du *moq'addem*-moniteur, étudie ses leçons lors d'une répétition générale. Après le dîner, ils retournent dans la mosquée pour y étudier encore. La troisième division comprend les élèves *oukils* qui sont environ 40 ; ils ont en charge les fonctions de surveillance de toutes les provisions alimentaires et dirigent les petits services de nettoyage et de cuisine⁹⁸... La quatrième et dernière division regroupe tous les élèves chargés du service intérieur et des travaux ménagers, qui sont des "servants" ou "novices" et dont la période de stage dure de un à deux ans, avant de passer au stade supérieur. Le règlement est rédigé sous forme d'articles qui ont pour base l'amende. Le *k'anoun* comme règlement est une organisation judiciaire autonome, interne à l'institution.

96. Ce règlement est basé sur une hiérarchie stricte allant des *tolba* – eux-mêmes partagés en dirigeants et en exécutants – aux étudiants divisés en plusieurs catégories et qui passent progressivement de l'une à l'autre. Leur emploi du temps est chargé et très réglementé et il ne leur reste que peu de temps pour les loisirs et les moments de liberté. Il leur est strictement interdit de se rendre au village, seuls les impubères y sont autorisés ; et chaque infraction à la règle est punie.

97. Le *t'aleb*, lui, a tous les pouvoirs sur les autres et peut les frapper d'amende ou les renvoyer en cas d'infraction. Les interdits sont nombreux et un véritable tribunal est constitué pour juger les coupables : paroles grossières et indécentes, jeux ou bruits dans la mosquée, gaspillage de nourriture, conversation avec une femme hors de l'enceinte de la zaouïa, bagarres, adultères, retards à l'appel, absentéisme aux travaux, injures, menaces au couteau ou aux pierres, vols, utilisation du chemin du village sans raison, prise de parole durant une assemblée sans en avoir été autorisé par le *moq'addem*... Les peines sont prononcées par les *moq'addem* après délibération et vote éventuel en cas de division. S'il y a lieu, l'affaire est soumise au chikh-directeur assisté de quatre marabouts du village en présence de l'inculpé et des témoins qui devront se prononcer rigoureusement sur l'infraction et les circonstances dans lesquelles elle a été commise.

98. L'un des élèves annonce chaque repas par le mot : "*t'ala*", mais c'est l'*oukil* qui donne le signal permettant de se servir. Le repas a lieu dans un silence total et celui qui prend la parole sans autorisation est puni d'une corvée.

V. COMMENTAIRE SUR LES TRAVAUX ARCHÉOLOGIQUES

A la lecture des publications de Saïd Boulifa⁹⁹ concernant ses missions kabyles de 1909 et 1910, quelles sont les premières impressions qui se dégagent ? Ces deux textes ne pouvaient constituer des pièces de correspondance avec quelque administration que ce soit. Ils tiennent à la fois de rapports archéologiques, avec des conclusions, de récits et d'articles scientifiques. Et le constat est que c'est en auteur que Saïd Boulifa se présente dans ses textes. A l'égal de l'autre récit contenu dans son *Journal de route*, lors de son voyage au Maroc, il met en avant un "Je" péremptoire de romancier, de voyageur. Il n'est pas le scientifique qui inscrit objectivement les faits de ses découvertes mais le voyageur qui relate une tournée archéologique. Le "On" impersonnel laisse place au "Je" du narrateur, qui confère à son rapport la tonalité du récit. Il multiplie en effet l'implication personnelle : « M. René Basset me chargea », « Je fis prendre des vues d'ensemble du rocher », « Nous nous décidâmes, M. Morlot et moi ». Mais ce ton n'anime pas le récit comme on le souhaiterait ; le "Je" n'est pas là pour inscrire une personnalité mais simplement pour ponctuer une aventure scolairement bien relatée. En effet, ce "Je" qui supposerait une subjectivité attachante ou pertinente conduit à la monotonie du carnet de voyageur qui dispose au jour le jour ce qu'il a fait. Le "Je" est donc décevant et ce sont bien plus ses digressions historiques, ses connaissances des mœurs et coutumes qui renforcent le récit. L'intimité qu'il veut créer avec son lecteur semble plus construite que réelle car elle ne fait paraître aucun enthousiasme, aucune passion. Seules quelques critiques des lectures des stèles le placent hors d'un regard objectif. Il s'implique par ce biais à affirmer une vision personnelle mais assez timide, donnant l'impression de manquer d'agrément et de piquant.

Le rapport concernant la troisième mission

Saïd Boulifa, comme il est dit plus haut, construit ses rapports archéologiques sous la forme de récits de voyage. Il raconte ses péripéties, et ne parle que rarement à la forme impersonnelle, celle des rapports, mais lui préfère le "Je" du voyageur.

Cette troisième mission officielle a duré du 3 avril au 10 mai 1912 dans le Djurdjura, et plus précisément dans la partie de la Kabylie comprise entre le Sebaou et la mer. Il a parcouru la chaîne des Aïth-Djennad jusqu'au delà de Makouda, le territoire des Flissa. Puis s'est rendu au pic de Thamgout et a été même au douar Iâzzouzen. Durant cette mission, il a observé quelques postes romains, relevé des inscriptions, en particulier à Makouda au rocher Ichq'ern,

99. "L'Inscription d'Ifira", *op. cit.* ; "Nouveaux documents...", *op. cit.*

à Azeffoun deux fragments d'inscription et deux stèles puis un fragment de mosaïque. Azeffoun, déjà très visité par les archéologues, est le village où il a surtout observé les vestiges d'une conduite d'eau. Dans les différents blocages de la conduite, il a découvert des lettres latines et parfois des caractères libyques, ce qui l'incline à penser que les habitants étaient des Berbères latinisés. Une légende va dans le sens de cette hypothèse. Il a repéré d'autres traces de cette conduite au village d'Ih'emziouen. Au village de El Qalâa, il découvre une stèle libyque. A la fin de ce rapport, il annonce avoir constitué une petite étude¹⁰⁰ de la zaouïa de Sidi-Mansour, à Thimizar, relative à l'organisation de l'établissement, et qui est complétée par une notice rédigée en arabe du cheikh-directeur, qui mentionne les principaux miracles du saint, et à laquelle il joint le *k'anoun* de cette institution.

Lettre plus solennelle, plus soucieuse de l'apparence que le récit de voyage de Boulifa, la *Note sur la mission de M. Boulifa en Haute Kabylie*¹⁰¹, par René Basset, est même parfois écrite avec trop d'application et un manque de fantaisie. Outre le classique « J'ai l'honneur de », on retrouve les banales expressions peu convenables « n'a pas été moins fructueuse » (usage de la litote sans grand effet), « elle a eu pour théâtre »... Saïd Boulifa, dans son rapport, a le mérite d'être plus simple, d'introduire un lien direct avec le lecteur grâce à son "Je" renouvelé. Il introduit ou invite le lecteur à son voyage, ce qui n'est pas le cas avec René Basset qui pontifie cette mission. Elle semble également lui donner une extension. En effet, Basset explique la formation des mots, le sens (exemple du rocher *Ad'r'ar'-Ousendouq*). Il joue plus le jeu de l'érudition que ne le fait Boulifa.

De même, il précise bien mieux la situation géographique des lieux dans lesquels ont été découvertes telles ou telles inscriptions. Il est beaucoup plus affirmatif que Boulifa qui posait des hypothèses, parlait timidement d'archéologie sans mettre en avant ses découvertes, mais en soulignant plutôt le plaisir du voyage, l'étonnement devant les choses. René Basset, prenant l'attitude d'un scientifique, archéologue et spécialiste, n'a plus le temps de s'étonner ; très sûr de lui, il interprète, il confronte, il analyse. Mais les fragments du rapport de Saïd Boulifa ne semblent pas relever toutes ses découvertes, car si l'on s'en tient à René Basset, elles sont bien plus nombreuses. La situation des postes romains est omise, la découverte d'un cimetière à Sidi Khâled, et d'un fût de colonne surmonté d'un chapiteau à Thaouririth Zouaou, par exemple. Mais l'on remarque qu'il prolonge l'étude par ses connaissances, indiquant par exemple que la conduite d'eau a été signalée par Devaux¹⁰² et Vigneral¹⁰³. Il ajoute même la découverte de la stèle libyque d'Agouni Lh'ad (El Qalâa) représentant un

100. *Op. cit.*

101. *Op. cit.*

102. *Les Kébaïles du Djerdjera. Etudes nouvelles sur les pays vulgairement appelés la Grande Kabylie.* Marseille, Camcion et Paris, Challamel, 1859, 468 p.

103. *Ruines romaines de l'Algérie. Kabylie du Djurdjura*, Paris, 1868.

personnage debout, levant les bras en signe d'adoration. Seules quelques lignes indiquent quelles ont été les conditions de voyage de Saïd Boulifa. On voyait que pour Boulifa, dans son rapport, c'était une des interventions primordiales qui faisaient partie de la nature de ce voyage. On voit donc que la présentation dos à dos de cette troisième mission est singulièrement différente dans sa forme. L'aspect plus rigoureux d'érudition archéologique de René Basset met soudain en relief le récit de voyage de Saïd Boulifa et donne un éclat à la simplicité de son style. Mais cela n'apparaît que dans cette mise à plat des deux textes, qui dévoilent bien sûr des caractères différents mais peut-être aussi une position différente. René Basset a tout intérêt à mettre en avant la qualité du travail de Saïd Boulifa puisqu'il a cautionné cette mission.

Etude de la Kabylie antique

Le cheminement des travaux archéologiques, historiques et linguistiques de Saïd Boulifa est sûrement modelé par ses rencontres. Il ne semble pas avoir des vues prédéfinies sur ses travaux mais s'ouvre aux études d'un site, d'une tribu selon l'opportunité de ses relations, de ses voyages. C'est le hasard qui semble plus régir les directions de ses recherches.

Cependant ses travaux semblent être appréciés parce qu'il les mène avec sérieux et modestie¹⁰⁴. C'est ainsi, à la suite de ses travaux sur la grotte d'Ifir'a, que la rencontre du cheikh de la zaouïa de Sidi Mançour lui offre l'occasion de s'intéresser à l'organisation de cette zaouïa et à la tribu environnante : les Aïth-Djennad. Saïd Boulifa est un voyageur sans cesse doublé d'un historien, archéologue et ce, malgré sa spécialisation linguistique. On peut constater qu'être spécialiste n'exclut pas l'ouverture à d'autres registres, tous complémentaires de sa discipline. C'est peut-être une voie nécessaire pour prouver ses capacités, faire valoir son esprit d'analyse dans une langue qui n'est pas sa langue maternelle.

Saïd Boulifa a collecté avec intelligence des renseignements mais il ne prétend pas être historien et situe toujours avec modestie son entreprise : « une esquisse historique », annonce-t-il dans son avertissement¹⁰⁵. Un certain nombre de conjectures, d'hypothèses, une observation méticuleuse, se substituent aux affirmations péremptoires, au ton solennel des auteurs ou voyageurs "reconnus". Il rassemble ses connaissances, accumule des données en ayant soin d'indiquer les ouvrages de référence ou de préciser telle ou telle éty-

104. Ces travaux n'ont pas pris une seule ride si l'on regarde de près d'autres parus plus d'un demi-siècle plus tard ! Cf. François Dessommès, *Notes sur l'histoire des Kabyles. Contribution à l'étude de l'histoire de l'Algérie. Notes de lectures et essai de synthèse. Géographie du pays ; l'implantation romaine ; les premiers troubles*, F.D.B., n° 82, Fort-National, 1964, 92 p. A ces notes qui paraissent décousues, ajouter un bon travail : Jacques Martin, *Bida Municipium en Maurétanie Césarienne (Djemaâ-Saharidj)*, Notes historiques, F.D.B., n° 101, Fort-National, 1969, 70 p. + 4 p. (notes complémentaires), où la période libyco-herbère est traitée pp. 8-11.

105. *Le Djurdjura à travers l'Histoire*, op. cit., p. V.

mologie. Sa partie sur l'Antiquité occupe dans l'ouvrage une place très restreinte, à la mesure sûrement des documents réunis. Il procède dans un premier temps à une description géographique de la Kabylie. Cette "situation" repose sur l'observation du voyageur mais ne fait guère état de chiffre. Il reste souvent dans des assertions générales : la densité de la population « qui semble de tout temps assez élevée ». La géographie lui ouvre l'aspect économique, commercial. Les ouvrages cités en note sont plus une manière d'indiquer par quelle voie l'approfondissement est possible mais il ne semble jamais faire un résumé de ces références.

S'il s'en remet bien plus aux hypothèses, il affirme cependant avec assurance que les Phéniciens ont influencé les Berbères de Kabylie. Cette certitude repose sur ses hypothèses linguistiques, donc dans un domaine où il se sent à l'aise ou à partir d'observations empiriques. Ailleurs, procédant toujours chronologiquement, il préfère faire l'aveu d'ignorance : « nous ne savons rien des moyens politiques et militaires employés par les Romains pour pénétrer et s'établir en Kabylie ». Mais, montrer ainsi les insuffisances de ses connaissances, c'est indiquer aussi habilement de quel côté doit se tourner la recherche historique et archéologique. Il sait qu'il a à construire une histoire¹⁰⁶ avec des morceaux épars et indique donc les manques, les incertitudes. Sur la période musulmane, il s'en remet à l'historien – berbère, dit-il – Ibn-Khaldoun et choisit pour fil conducteur de son exposé le fait que cet auteur ne cite pas les tribus du littoral : Aïth Djennad, Aïth Ouaguenoun et Iflissen. Il en ressort donc une méthode d'analyse ordonnée qui se donne un chemin, une base de départ. Cela lui permet de poser des conclusions par déductions. En premier, que le Djurdjura a servi de lieu de refuge à tous les opprimés mais n'a jamais été envahi. Ensuite, que la colonisation romaine n'a pas pénétré dans la "montagne de fer" (*Mons Ferratus*) où les premiers habitants sont les "cinq tribus". Enfin, que les habitants installés après les *Quinquegentiens* furent des gens lettrés et demi-civilisés, originaires de la Numidie. La période berbère médiévale est bien plus longue, comporte plus de dates et de nombreuses références d'auteurs.

VI. LA MISSION MAROCAINE ET SES PROLONGEMENTS

Les années qui constituent le voyage au Maroc, en 1904-1905, sont des années préparatoires à de futurs travaux, et il n'est pas étonnant qu'au sortir

106. Tout comme pour la préhistoire, jusqu'en 1963, les chercheurs avaient obtenu des résultats en ce qui concerne les richesses historiques pour la seule Kabylie périphérique et on croyait l'intérieur du pays inhabité. Les explorations du père Raphaël Poyto ont démontré le contraire : R. Poyto, *Contribution à l'étude des sites préhistoriques en pays kabyle*, Notes d'explorations, 1963-1967, F.D.B., n° 95, Fort-National, 1967, 82 p.

de cette mission Saïd Boulifa ait en vue des publications qui assureraient sa notoriété et de satisfaire une ambition institutionnelle. Ajoutons à ces projets qu'il a été bien inspiré du choix de dédier, en 1908, sa monographie de textes berbères de l'Atlas à l'orientaliste René Basset, son maître et homme influent dans le monde des études africaines, entre autres. Ainsi, ce qui destine presque naturellement Saïd Boulifa, outre sa persévérance et sa ténacité, c'est le patronage de René Basset. En effet, la transition du Maroc à la Kabylie est symboliquement assurée par le personnage de René Basset, qui lui confie une mission épigraphique en Kabylie et l'intronise ainsi en terrain kabyle¹⁰⁷.

Autre témoignage de cette transition d'un terrain à un autre : dans un ouvrage à finalité pédagogique¹⁰⁸ qu'il publie en 1913, on trouve plus d'un texte témoignant au moins de sa troisième mission dans la Kabylie du Haut Sebaou¹⁰⁹. Mais le plus frappant est d'y trouver ces deux compositions, intitulées *Lettre envoyée du Maroc*, qui nous transposent directement dans le journal de Saïd Boulifa. En effet, alors qu'il faisait figure, parmi les autres membres de la mission, de spécialiste en linguistique berbère, sa relation quotidienne du voyage regorgeait d'observations annexes en botanique, de petites études assez détaillées sur des métiers artisanaux et en particulier sur la façon de fabriquer l'huile. C'est que Saïd Boulifa s'est montré un voyageur curieux, contemplatif, et glanait ainsi tout ce qui pouvait constituer un savoir, tout ce qui pouvait être recueilli. On voit donc que ces petits textes sur l'arganier, la culture, l'élevage émergent directement de son appréhension de la nature et du pays marocain, voire de notes conservées lors de ce voyage.

Voici le texte complet de cette lettre¹¹⁰, potentielle ou réelle, que quelqu'un – Saïd Boulifa ? – aurait envoyée du Maroc, presque un pays de légende :

Une lettre envoyée du Maroc

1°) L'Arganier

Oumba'd esselam, ak'lii akoun in khoubberer' seg thebrats thangarouth armi d'assa, s ouain idhran id'nar'.

107. Notons qu'en 1902, en appréciant le premier ouvrage de Saïd Boulifa, publié en 1897, René Basset, comme pour Saïd Cid Kaoui – cf. O. Ould-Braham « Sur une polémique entre deux berbésants : Saïd Cid Kaoui et René Basset (1907-1909) », *op. cit.* – n'a pas été tendre à l'endroit de ce travail. Ce n'était qu'après la prise de fonctions de Saïd Boulifa à l'École des Lettres d'Alger (1901), la publication de son *Recueil de poésies kabyliques* (1904) et surtout la mission marocaine, que l'attitude du "maître" à l'égard de l'"élève" avait changé (dans le sens positif).

108. *Recueil de compositions*, Alger, Jourdan, 1913, 156 p. Ce livre est de Saïd Boulifa, bien qu'édité sans nom d'auteur. Il comprend 156 pages pour les thèmes et versions kabyles et 124 p. pour les versions arabes.

109. En voici la liste parmi les 100 textes kabyles : 28. Légende sur l'origine des Zouaoua (pp. 98-99) ; 32. L'Aouagnoun et la rivière (pp. 102-103) ; 35. Sidi Mançour et l'âne (p. 104) ; 46. La malédiction de Sidi Baloua (pp. 112-113) ; 48. Le Zouaoui et le filet de poterie (p. 114) ; 49. Sidi Ahmed ben Youssef et les Zouaoua (p. 114) ; 82. La rusticité des Aïth Idjer ; 83. Trésor de la grotte Bou-Khiar (pp. 141-142) ; 85-86. Les Aïth Fraoussen et le Moghrabin (pp. 142-144) ; 87. Ldjema'a n Sahridj (p. 144).

110. J'ai fidèlement reproduit la transcription de Saïd Boulifa. La traduction que je propose ici est plus littérale et suit le texte de près.

Soug asmi d ners d'eg lmersa ioumi k'aren Ichelh'ien : « Thaçouirth », la d'lbaroud' noukni d'Ih'ah'ien inoufk'en d'lk'aïed' Aneflous.

Thamourth n H'ah'a netabaa' ats nsekhd'em, tsamourth b oud'r'ar' d'ir'ezraouen, irna thetchour d'amad'ar'. Ellant thezegoua d'eg ara ilh'ou benadem thikli g ibouass our itsouali igenni. Tsejra it'ouk'then, mok'k'oren tsin ioumi k'aren « Argan ». Af akken id tsemeslaïen, eççifa n tsejra ia thella h'acha d'agi, ouïdh k'aren theroh' sia armi tsamourth n Sous ldjiha n eççeh'ra. Asr'ar is ibren am in ouh'echhad', d'azouggar' am in g edmim. R'our es iffer d'azegzaou itsemcheberrik' am in tezouggarth. Tjera s thedjoudjou d'eg louak'th tefsouth. Thegar ed lh'ab am ouzemmour asmi ibboua oua'k'a, iour'al d'aourar' ath id louk'dhen imaoulan temourth, ad'as ekkesen ichlem, ad'as erzen aa'k'a oumegrouch ; oull oufan d'akhel is ath eddezen, ath ez'men, ad ekkesen segs ezzith souaïes dehhinen.

Après les salutations, je vais vous entretenir de tout ce qui nous est arrivé depuis la dernière lettre jusqu'à aujourd'hui.

Le jour où nous avons mis pied à terre, à la station que les Chleuhs appellent « Taçouirt » (Essaouira ; Mogador), c'est la poudre qui parle entre nous et les Haha¹¹¹ révoltés contre le caïd Aneflous.

Leur pays que nous nous efforçons d'explorer est une région pierreuse fort ravivée ; de plus, il abonde en végétation touffue. Il y existe des forêts où l'on peut marcher toute une journée sans voir le ciel. L'arbre le plus répandu et le plus grand de taille est celui qu'on appelle ici *argan* (arganier). D'après les dires de certains, cette variété d'arbre n'existe nulle part ailleurs, d'autres affirment qu'elle commence ici pour finir au Sous, dans les confins sahariens. Son bois est « retordu » comme celui de l'olivier sauvage et rougeâtre (par le fruit) comme l'aubépine. Son feuillage est d'un vert tirant sur le brun comme celui du jujubier. Cet arbre fleurit au printemps et produit des fruits, comparablement à l'olivier aux graines mûres. Devenues jaunâtres, les graines, les habitants vont les ramasser, leur ôter la peau et en casseront le tourteau. Les amandes ainsi dégagées seront pilées et pressées pour en extraire une huile qui servira à arroser les mets.

Une lettre envoyée du Maroc (fin)

2°) Culture et élevage

Ezzith b ouargan içfan mlih' zid'eth akther tin ouzemmour. Thamourth d'eg illa ouargan our thesa'ara at'as ouzemmour. Oula tsamer'rousth k'elli-leth. Ag t'ouk'ethen d'eg themourth a d'louz aok d'ouajouj ; r'our sen d'ar'en lmechmach, lkhokh d'lberk'ouk'. Amkan d'eg ellan ouaman atsafedh d'egs tchina d'lmandarin mkoull ioueth annehth tezemmourth. Tsejra n tsemer d'eg themourth a matchi d'ain k'ellilen, lamkaïen aa'k'a s our itsoubb ara, a'la khat'er semmedh ouakkal ; aa'k'a s louk'k'edhen t, jemma'n t i lmal am ichban ilour'man.

111. Les journaux de route, qu'ils soient de Boulifa ou de ses compagnons, n'ont mentionné aucun incident avec les H'ah'a. On est sans doute en pleine fiction littéraire.

Oulamma kerrezen kheddemen tafellah'th, zerra'n ird'en, thimzin d'oukbal, amour amok'ran d'eg emd'anen temourth a a'achen d'eg tserebga n lmal am ichban oulli tser'et't'en, kessen d'eg thezegoua b ouargan. D'oug argan r'ef id nmeslaï, thella ioueth eqçifa ih'echd'en s our kheddemen ara ezzith ; aa'k'a s itser'ima d'eg lk'aa ir'ezz ith lmal ; ellan ouid' ith ilouk'k'edhen jemma'n t ar echchethoua sa'lafen iss akraren d'izgaren. Lh'açoul tamourth am tha loukan d'ai thesa'a ah'kim oulach am netsath.

L'huile d'argan très pure est beaucoup plus douce que l'huile d'olive. (En général), la région où pousse l'arganier, l'olivier est peu fréquent : de même que le figuier est tout aussi rare. Ce qui s'y trouve le plus abondamment sont l'amandier et le noyer ; on possède aussi des abricotiers, des pêchers et des pruniers. Dans des endroits humides, on peut rencontrer des orangers et des mandariniers dont la taille peut atteindre celle d'un olivier adulte. Le palmier-dattier ne manque pas, à part que son fruit n'arrive jamais à maturation du fait de la basse température du sol. Ses dattes, une fois tombées, on les ramasse pour nourrir les bêtes, comme par exemple le chameau.

Même s'il arrive qu'on travaille les champs et on sème blé, orge et maïs, la majorité des gens tirent leur subsistance de l'élevage d'ovins et de caprins qu'on laisse paître dans des forêts d'arganiers. A propos de l'arganier – dont il a été déjà question –, il en existe une espèce sauvage qui ne produit pas d'huile ; ses graines tombées, on les laisse à l'abandon pour être mordillées par le petit bétail. Parfois, on les ramasse pour servir de fourrage d'hiver et engraisser les moutons et les bœufs. Finalement, un tel pays, s'il pouvait seulement jouir d'une bonne autorité, très peu l'égaleraient.

Ce texte n'est pas seulement une curiosité historique ou documentaire. Il témoigne de l'influence que la mission de 1904-1905 a pu exercer sur le voyageur qui a voulu rester dans son récit, rapporté du Maroc, comme un témoin (objectif ?) des régions parcourues. Cette même démarche se renouvellera lors de ses voyages d'étude suivants, quelques années plus tard¹¹².

*
* *

Ce qui permet d'apprécier la valeur des travaux de Saïd Boulifa, c'est de constater qu'il a pu conjuguer des expériences assez différentes les unes des autres, ne se limitant jamais d'une manière stricte à un domaine particulier (et restreint) des études berbères. Cet effort, cette ouverture – en embrassant plusieurs disciplines connexes¹¹³ – qui caractérisent son cheminement est un trait de caractère essentiel, sans doute lié à une grande ambition – avoir “plusieurs cordes à son arc” –, qu'il était parfois difficile de distinguer uniformément

112. Lors de ses prospections archéologiques, même s'il ne le disait pas dans ses rapports scientifiques, on croit deviner qu'il se livrait à des collectes des traditions historiques ou légendaires du pays kabyle, et dans la langue du pays, complément utile de ses trouvailles de vestiges antiques.

113. Cela correspond au profil du berbérisant de l'époque (comme cela devrait l'être aujourd'hui !).

trois périodes dans sa carrière scientifique, mais on pourrait y reconnaître une véritable unité. L'unité première, évidente, qui caractérise des travaux portant uniquement sur la langue (ouvrages à l'usage des étudiants), est largement dépassée au profit d'une unité d'esprit et de projet : cette tentative de vouloir couvrir plusieurs domaines à la fois, allant des travaux linguistiques et pédagogiques à des travaux d'épigraphie libyque, en passant par des recueils et la transcription de documents d'histoire ou de civilisation, sans s'interdire un seul sous-domaine d'investigation, toujours concernant le domaine berbère. Peut-être ne concevait-il pas qu'ainsi de véritables investigations que chacune prolonge l'autre, construisant ainsi une carrière complète¹¹⁴.

Notre berbérisant va acquérir en quelque sorte une certaine "stature". Qu'on me permette une petite anecdote assez significative à cet égard.

Un jour de 1912, le géologue L. Pervinquière qui venait d'effectuer des prospections aux confins tuniso-tripolitains, non loin de Ghadamès, découvrit une inscription touarègue à Garat Hattaba¹¹⁵. A qui va-t-il la soumettre ? C'est à René Basset et Saïd Boulifa que le géologue va s'adresser. Il les présente l'un et l'autre dans ses écrits sur un pied d'égalité, puisqu'il parle d'eux comme de "deux éminents berbérisants de l'Université d'Alger". Or, il n'y est fait part que de l'interprétation de Saïd Boulifa, qui propose à titre d'hypothèse une lecture de l'inscription en tifinagh. Seule la contribution de Saïd Boulifa est donc appréciée dans les références sus-mentionnées, bien que les deux personnages soient remerciés, comme si l'un et l'autre ne formaient qu'une seule personne. On peut penser que l'examen a été effectué en commun mais la contribution réelle revient au seul Saïd Boulifa¹¹⁶ ; mais le géologue, sans doute, était plus précautionneux d'y accoler le nom du maître, par déférence et dans le souci d'éviter toute vexation possible.

Après cette carrière assez homogène, comme on vient de le voir, Saïd Boulifa va tenter en ces années 1912-1913 – années *de rupture* si l'on en convient – quelque chose qui aurait été décisif pour la suite : il ambitionne d'occuper, à Paris, la chaire de berbère qui est sur le point d'être créée à l'Ecole spéciale des langues orientales et d'emporter les suffrages sur ses concurrents (Edmond Destaing, Mohammed Nehlil, Samuel Biarnay). La suite, on la connaît.

Quels furent les conséquences de cet échec à cette tentative de jouer gros ? Ce sera, peut-être, l'un des objets d'un prochain article sur Boulifa.

Ouahmi Ould-Braham

114. En ces années 1912-1913, Saïd Boulifa était au summum de sa carrière.

115. L. Pervinquière, *La Tripolitaine interdite*, Paris, Hachette, 1912, pp. 85-87 : "Notes archéologiques sur la frontière tuniso-tripolitaine" par le commandant Donau et L. Pervinquière in *Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1912, pp. 465-507 + XXII hors-textes.

116. Il est certain que ce dernier s'est plus largement investi dans ce travail de déchiffrage : en effet, ayant pris la chose à cœur, il a jugé utile d'ajouter un peu plus tard une seconde interprétation de la seconde ligne de l'inscription en tifinagh. Et René Basset de confirmer le rôle du berbérisant kabyले in "Langues d'Afrique", *Rivista degli Studi Orientali*, vol. VI, 1913, p. 295.

ANNEXE I

[LES IDA OU TANAN]

Au sujet de cette tribu réputée pour être inabordable pour les étrangers et que le Makhzen n'a jamais pu soumettre, je lis sur mon "carnet" les renseignements suivants qui m'ont été donnés par un *Tanani* nommé Baroudi, domestique de Si Allal Abdi :

« Les Ida Ou Tanan, qui occupent l'extrémité occidentale de l'Atlas et dont le territoire s'étend jusqu'à la côte, forment une tribu indépendante dans cette partie du Maroc, où l'autorité du Makhzen se fait sentir jusqu'au delà de l'Atlas, dans le Sous. Renfermant une population nombreuse, cette tribu a de tous temps résisté toujours avec succès aux tentatives de soumission aux assauts armés des troupes du Makhzen. Moulay H'assan, en personne qui a essayé de les assiéger dans leurs montagnes, n'a échappé au courroux des montagnards que par la fuite. Campé au *Souq-telata* de l'oued Aït Amer, il a failli être pris par les Ida Ou Tanan tombant sur lui, comme des sauterelles. Sa hardiesse l'a mis à deux doigts de sa perte.

« D'ailleurs, avant cette attaque de Moulay H'assan, les Ida Ou Tanan ont fait subir bien des échecs à ses représentants qui étaient pourtant de bien puissants Qaïds. C'étaient les nommés El Hadj Abd Allah et Moulay Idris, dont l'autorité s'étendait de Mogador jusqu'au Sous (H'ah'a compris). Un troisième qaïd, Ahdar, dont le pouvoir s'étendait non seulement sur tout le Sous, mais aussi sur le territoire compris entre le Sous et Merrakech, paya de sa tête l'audace de vouloir nous soumettre à son joug. À la suite d'un engagement, ses troupes battant en retraite, il fut cerné et pris par une bande de guerriers des Ida Ou Tanan qui, après l'avoir égorgé, firent, on ne sut comment, disparaître son corps. Son bordj d'Azïar, chez les Aït-Tinkirt, fut rasé, tous ses biens furent "mangés". D'ailleurs, bien antérieurement à tous ces événements, un autre sultan qui était, d'après les anciens, plus puissant que Moulay H'assan, n'avait pas pu arriver à anéantir notre indépendance grâce à l'intervention de notre Saint et vénéré patron *Si Brahim ou 'Ali Ter'alimîn*. On raconte que ce vénérable *ouali* voyant que les montagnards débordés par les fortes armées du Sultan, Moulay Ah'med Lakeh'al Dahbi (car il s'agissait du Sultan Lakeh'al) allaient être réduites à l'impuissance, intervint en s'opposant catégoriquement à la soumission de ses protégés ou fidèles Ida Ou Tanan. On conçoit la grande colère du sultan qui, apprenant cette opposition, jura de se venger de l'auteur par tous les moyens possibles. Evidemment le premier qui se présenta à son esprit fut la trahison. Affectant de toujours parlementer, il demanda au Saint de venir à ce sujet s'entretenir un moment avec lui. L'ordre fut donné à un de ses esclaves qui, pendant l'entrevue, viendrait par derrière faire sauter la tête du récalcitrant et importun *ouali*.

« Mais le vénérable marabout à qui rien n'était caché, tout en veillant sur les Ida Ou Tanan, veillait également sur sa propre personne. Le jour convenu pour l'entrevue, le Saint homme refusant toute escorte se rendit seul au rendez-vous. Le sultan Lakeh'al se réjouissait déjà de pouvoir enfin se débarrasser de cet importun qui osait vouloir le contrecarrer dans ses projets ! Au moment de mettre son sinistre projet à exécution, l'esclave qui devait donner le coup mortel, se trouve dès son premier geste séparé du Saint par une large et profonde crevasse du sol. Ce miracle qui permit au Saint d'échapper à une mort

certaine en retournant tranquillement au milieu des siens, ne déconcerta pas le farouche Lakch'al. En effet, quelque temps après le sultan songea à un autre moyen plus expéditif et plus infaillible que le premier, le poison. Pour ne pas éveiller des soupçons dans l'esprit des Ida Ou Tanan, il affecta longtemps d'avoir de la vénération pour notre Saint, et auquel, tous les vendredis, il sacrifiait des centaines de moutons. Mais cette comédie ne trompa personne que lui-même, car le fourbe ne se doutait pas que le Saint lisait dans son cœur toutes les machinations criminelles qu'il ourdissait contre les Ida Ou Tanan. Le sultan retint à jeûner Sidi 'Ali Ou Brahim ainsi que la plupart des *Imraren* présents. Affectant d'être très flatté de cet honneur, Sidi 'Ali accepta l'aimable invitation du monarque ; on se mit donc à table où des mets les plus choisis leur furent servis. Dès le premier plat, avant de prononcer la formule « *Bissem Ellah* », le Saint plongeant ses doigts dans ledit plat, déjoua la perfidie du sultan en déclamant des paroles peu intelligibles, mais dont le sens est, paraît-il : « Poison, excrément du mal souffle de la mort retire- toi » ; cette formule sacramentelle prononcée trois fois, isola le poison que renfermaient les mets qui leur furent servis dans des plats en argent. Les Ida Ou Tanan, à l'exemple de leur Saint, après s'être bien régalés du copieux repas, se retirèrent sans éprouver le moindre malaise ; parce que la protection était répandue sur eux et sur leur pays.

« Tous ces faits qui se passèrent sous les yeux du sultan décidèrent celui-ci à lever son camp et à laisser les Ida Ou Tanan vivre de leur vie indépendante à laquelle veille leur patron Sidi 'Ali Ou Brahim. « Qu'il nous bénisse en nous accordant sa protection, tel est le seul et unique vœu qu'un Tanan puisse former. »

Pour compléter cette notice sur les Ida Ou Tanan qui vivent en petite république indépendante, il faut ajouter que l'administration de leur territoire est confiée à trois *Imr'aren*.

1° l'*amr'ar* Bou'achra qui a les Ifesfassen comprenant les Aït Ouankri, Aït Aouarga, Aït Alma. Ce chef a sa demeure au village d'Alma ;

2° l'*amr'ar* Bounaga dont la résidence est dans le village d'Arouri représente les Aït Tenkerth, (Ida Amran, Aït Zir, Aït Ourerrez, Ouaougant, Affela Ouassif, Arouri Ousseddar, Arouri Oufella, Techkejji, Temketti, Aqesri, Tidili, Tamarrourth, Touzounin, Aït Naçer) ;

3° et l'*amr'ar* Akherraz, qui administre les Aït Ouazoun a sa demeure dans la montagne au lieu dit Khctmkatti. De tous ces *imr'aren* qui sont chargés de la police de leur territoire, le plus sévère est, paraît-il, l'*amr'ar* Akherraz qui ne tolère pas la moindre infraction aux règlements du pays. La peine de mort y est même appliquée dans certains cas. Les fonctions publiques sont dans toute la confédération, à part celle de *'aleb* (maître d'école), gratuites. Nul ne peut prétendre à l'exercice de ces fonctions s'il n'est agréé par les intéressés. L'unité administrative et politique est la *tigemmi*, maison abritant les membres d'une même famille. Puis vient la *tadouarth* qui n'est que la réunion de quelques habitations renfermant des familles d'origine différente. Et, au-dessus de la *tadouarth*, se trouve la *thaqbilt* qui est la cité.

Chaque cité a son *thajmaàth*, assemblée composée de tous les citoyens. Cette assemblée est présidée par un *amr'ar* nommé par elle et appelé *amr'ar n teqbilt*.

Les *imr'aren n teqbilin* réunis en assemblée générale avec les notables, élisent l'*amr'ar* de la tribu. C'est ainsi qu'ont été choisis et élus les Bouàchra, Bou-

naga, et Akherraz. Cette élection au second degré, donne à l'élu la haute direction de toutes les affaires et de la tribu. Ce haut fonctionnaire, cette espèce de maire, préfet, est secondé dans sa tâche d'administration et de police par les *imr'aren n teqbilin* qui, à leur tour, sont assistés par les notables de la circonscription. Les *imr'aren* jouent le rôle d'administrateurs et de juges. Les différends entre citoyens doivent d'abord être soumis à leur ressort. Si une dispute quelconque se produit entre deux individus, les plaignants doivent se rendre auprès de l'*amr'ar n teqbilt* qui, après les avoir obligés à déposer leurs armes devant lui, essaie de les réconcilier. S'il n'arrive pas à les mettre d'accord, si la réconciliation ne se fait pas entre les deux intéressés, il renvoie l'affaire devant la *djemâa* composée de tous les notables de la *thaqbilt* et qui généralement juge en dernier ressort. Celui qui ne respecte pas la décision prise par la *djemâa* encourt le blâme et la déconsidération de tous ses concitoyens. Dans certains cas, celui qui se révolterait contre la sentence de sa *djemâa* risquerait même de perdre son droit de cité, il pourrait être expulsé, banni de la tribu et ses biens seraient « mangés » par la *djemâa*. Cependant pour les affaires de grande importance, des appels peuvent être faits devant une haute assemblée qui se réunit une fois par an à la zaouïa de Sidi 'Ali Ou Brahim. À l'occasion du pèlerinage annuel qui se fait le 15 mars (Hégère) à Sidi 'Ali ou Brahim, tous les *imr'aren* ou notables des Ida Ou Tanan, se réunissent en assemblée nationale, dont la présidence est confiée au représentant de la zaouïa, chef de la famille des Oulad Sidi 'Ali Brahim. Cette haute assemblée s'occupe des intérêts généraux de la confédération des Ida Ou Tanan. C'est elle qui déclare la guerre ou fait la paix avec les étrangers ; c'est elle qui discute et règle les affaires importantes qui sont en litige entre familles ou entre cités. Ses arrêts sont irrévocables. Un citoyen quel qu'il soit qui essaierait de s'opposer à une de ses décisions, serait immédiatement lapidé par la foule.

NAISSANCE

Comme chez tous les peuples guerriers, la naissance d'un garçon est mieux vue que celle d'une fille. La venue d'un garçon est plus désirée parce que la famille et la cité voient en lui un défenseur de plus qui, devenu homme, participera à leur prospérité et à leur gloire. Tel est en principe l'origine de cette préférence¹.

Chez les Ida Ou Tanan, lorsqu'une femme accouche d'un garçon, des you-you de joie annoncent son arrivée, des coups de feu sont tirés en l'honneur du nouvel héritier. Pendant sept jours, ce sont des réjouissances auxquelles prennent part tous les membres et amis de la famille. Durant cette semaine, l'heureuse mère reçoit la visite des voisines, des parentes qui viennent la féliciter et lui adresser leurs vœux de bonheur et de longévité pour son nouveau-né.

L'opération d'accouchement terminée, on fait prendre à la malade un bouillon de poulet. Immédiatement après la délivrance, une volaille est aussitôt sacrifiée. Ce poulet doit être du même sexe que l'enfant mis au monde. Le nom choisi par le père, si c'est un garçon, ou par la mère, si c'est une fille, n'est donné à l'enfant qu'au bout du septième jour de sa naissance. Ce jour-là, une petite fête de famille réunit tous les parents de la mère et du père. Celui-

1. Voir "Etude de la femme berbère", *Recueil de poésies kabyles*, par Si Saïd Boulifa, A. Jourdan, éditeur à Alger.

ci, s'il est père d'un garçon, tue un bouc (*ar'adh*) ou un mouton (*izimer*) pendant que les femmes font cuire du couscous d'orge (*ibrin*) et du pain (*ar'roum*) ; le soir, un grand plat de couscous, de la viande, du pain, du miel (*tament*) et du beurre (*oudi*) sont portés à la mosquée (*tamesgida*) pour les assistants ; les passants eux-mêmes sont invités à venir participer à ce repas public. Pendant ce temps, un autre repas est offert à la maison aux parentes et voisines de la mère. Lorsque tout le monde a mangé, les hommes et les femmes se réunissent en un groupe compact pour recevoir le nom du nouveau-né que le père vient aussitôt annoncer à haute voix trois fois et que tous les assistants répètent en chœur également trois fois en ajoutant chaque fois : « Dieu le protège et le bénisse. »

À l'âge de deux ou trois ans, l'enfant est conduit par le père auprès d'un marabout qui lui coupe pour la première fois les cheveux et lui rase le tour de la tête à la mode berbère. Lorsque la *fatih'a* de bénédiction est faite, le père remet une obole au marabout, et prenant son enfant, il rentre chez lui.

La cérémonie du baptême, c'est-à-dire la circoncision, se passe à peu de choses près de la même manière que chez les autres peuplades de l'Afrique du Nord. Chez les Ida Ou Tanan comme chez les Kabyles, cette opération n'est pratiquée que lorsque l'enfant est formé, c'est-à-dire en âge de supporter les souffrances de l'opération. Dès l'âge de 8 à 9 ans, l'enfant se sentant grandir commence à faire, comme on dit vulgairement son « petit homme » ; le père encourageant en lui ces sentiments naturels, le conduit au marché pour lui acheter un petit turban (*takourzits*), un couteau poignard (*tazits*) et une petite sacoche (*taqrabt* ou *tachekkart*).

MAJORITÉ

À l'âge de la puberté, l'enfant devenu « jeune homme », armé d'un fusil et d'un poignard, pour manifester son affranchissement et le désir d'avoir sa liberté, disparaît de la maison paternelle pendant près d'une semaine.

Cela ne se fait que lorsque l'enfant a déjà accompli le « jeûne ». Il est d'usage chez les Ida Ou Tanan que la première fois que l'enfant jeûne, la mère lui fasse prendre le soir un repas sortant un peu de l'ordinaire. Outre l'*ouskif*, bouillie fortement assaisonnée de piments (*ifilfel*), d'ail (*tiskert*) et de sel (*tisent*) qu'il boit avant de manger quoi que ce soit, la mère lui donne encore des œufs durs et des dattes (*tini*). Le *ramdhan*, institution coranique, dure pour les personnes adultes trente jours. L'accomplissement du *ramdhan* qui est un des signes extérieurs pour reconnaître la majorité de l'enfant ne donne pas toujours à celui-ci le droit d'être admis à la *djemâa*. Cependant si sa précocité intellectuelle et physique militent en sa faveur, il peut y être admis l'année après l'accomplissement du *ramdhan*. Dans cette assemblée où son admission lui donne en principe les mêmes prérogatives, droits de parole et de discussion que les autres citoyens, il doit dans ses appréciations, par égard à l'âge et à l'expérience de ses aînés, se tenir sous la plus grande réserve. En effet, il serait peu convenable qu'un jeune homme encore imberbe, discutât avec les notables aux barbes blanches qui dirigent la respectable assemblée.

INSTRUCTION

L'éducation intellectuelle pour les enfants d'âge scolaire n'est généralement donnée qu'aux enfants des familles aisées, par un enseignement privé.

Quand la *djemâa* veut créer une école publique, la *taqbilt* est appelée à pourvoir aux frais d'entretien du maître qui serait chargé de l'instruction de ses enfants.

Ces frais de nourriture du maître sont assurés par le prélèvement du dixième des récoltes, céréales et huiles. Il faut remarquer que par cette espèce d'impôt en nature, les riches seuls sont touchés. Outre cela, le maître reçoit des appointements de 30 à 40 réaux (*h'assani*) par an, ses faux frais sont couverts par le montant d'une cotisation en espèces que les habitants de la taqbilt font en sa faveur de temps à autre. Quant au local servant d'école, et de logement du maître, les frais d'entretien sont à la charge de la *djemâa*, qui, ainsi, assure la gratuité de cette instruction primaire. En résumé, à part quelques rares exceptions, les Ida Ou Tanan sont des montagnards très ignorants.

Dans les quelques petites écoles primaires que certaines *djemâa* ont instituées, on y apprend à peine à lire et à écrire. D'ailleurs si quelques Tananis ont acquis une certaine instruction, leurs études ont été faites hors de leur pays, où n'existe aucun établissement important d'instruction. Pour faire apprendre à ânonner quelques sourates du Koran à leurs enfants, les parents sont obligés de faire appel à des maîtres étrangers qui sont généralement *Soussi*, *Chiadhmi* ou *Sbaâi*. Ces *taleb* sortent des *medersa* qui sont toutes hors des Ida ou Tanan.

Ces écoles où les trois degrés d'enseignement sont donnés se trouvent dans le H'ah'a : les *medersas* de T'ah'ouda (Ida Ou Guelloul) ou de Mtouga sont très renommées. Viennent ensuite Kessima, près des Ida Ou Tanan ; Leknafa (Aït Aïssi) dans le Sous ; la zaouïa de Sidi Abd-Ellah Ou Brahim chez les Aït Ouadrîm (maraboutiques : *igourramen*) est très connue des Ida Ou Tanan. De toutes ces écoles, aucune d'elles ne peut valoir celle de Fez, la zaouïa de Moulay Idris qui seule, par son enseignement, peut délivrer le plus haut titre en fait d'instruction.

FETES

Les Ida Ou Tanan ne sont pas très pratiquants. Tout en observant rigoureusement le jeûne, la plupart d'entre eux ne savent même pas faire la prière. Cependant les fêtes et cérémonies religieuses se célèbrent chez eux comme dans le reste du monde musulman.

MARIAGE

Le mariage chez les Ida Ou Tanan, se fait à peu près dans les mêmes conditions qu'en Kabylie. Les quelques renseignements que j'ai pu prendre à ce sujet, quoiqu'ils soient incomplets, me permettent d'émettre cette opinion, car les formalités du mariage sont absolument les mêmes qu'en Kabylie. En matière d'alliance matrimoniale, tout est soumis à l'autorité paternelle, à celle du chef de famille. Quand un jeune homme est en âge de se créer une famille, le père seul doit décider de l'opportunité de la chose. Un fils qui ne se soumettrait pas à l'autorité paternelle ou à celle d'un frère aîné serait vite déconsidéré par l'opinion publique. L'obéissance à l'autorité paternelle est comme chez tous les peuples primitifs une vertu sociale. Les demandes en mariage se font en premier lieu par une tierce personne envoyée par l'intéressé lui-même. Un étranger ou celui qui n'a pas de parents pour faire les premières démarches se choisit un ou deux amis qu'il charge de le représenter ou de lui chercher une

épouse. Dans le cas ordinaire, c'est le père qui fait les démarches nécessaires près des parents de la jeune fille. L'entente ayant eu lieu, on fixe le chiffre de la dot que le prétendant doit apporter à sa future. Cette dot en espèces doit être au moins de 8 réaux (*tamm terialin h'assani*). Les parents à qui cette somme est remise en consacrent la moitié à l'achat de quelques bijoux ou vêtements pour la future mariée. Les bijoux consistent en boucles d'oreilles (*ettouines*), en agrafes ou broches (*tizerzai*) et un collier (*tifilits*). Dans les conditions du mariage il est généralement stipulé que le prétendant doit mettre dans la corbeille de sa future des foulards pour coiffure appelés par les Chleuh' *l'âbrouq* et *Cherbia*; une pièce d'étoffe destinée à confectionner une robe (*lizar*) qui se fixe aux épaules et sur le devant par les *tizerzai* et aux reins par la *tasmert* (ceinture en cordelettes de laine tressées et nouées entre elles), une paire de bracelets en corne ou métal (cuivre, argent) appelés *eddebala* et enfin une paire de babouches simples ou brodées.

Si la mariée a un jeune frère ou une mère, l'époux doit leur acheter une paire de babouches à chacun. Les babouches de femme sont de couleur rouge et ornées sur le devant par quelques pompons ou par des broderies en soie (*idoukan irdarsen ellant tijdigin* ou « babouches qui ont des fleurs »). Ces babouches sont désignées selon le travail et l'ornementation par des noms différents. La babouche rouge sans broderie simple, celle que porte la femme âgée se dit : *tarih'it* ou *errih'ia*. Celle qui est brodée en soie : *mechchia*, et celle qui est ornée de broderie dorée est appelée : *cherbil*.

La polygamie qui n'est pas inconnue des Ida Ou Tanan, est, paraît-il, peu répandue chez eux. Le droit de répudiation peut être aussi bien exercé par l'homme que par la femme. Cependant la femme divorcée ne peut se remarier qu'après le remboursement de la dot donnée par le premier mari.

(*Journal de route*, pp. 109-120 du manuscrit)

ANNEXE II

[TROISIÈME MISSION EN KABYLIE]

La mission pour laquelle M. le Ministre avait bien voulu m'attribuer une subvention vient d'être accomplie. J'ai consacré à cette mission, qui a duré du 3 avril au 10 mai, plus de vingt-cinq jours d'exploration.

En effet, malgré le temps peu favorable à mes recherches, je pus, en m'éloignant tant soit peu des hautes régions du Djurdjura, faire de nombreuses et longues courses, plus particulièrement dans la partie de la Kabylie comprise entre le Sebaou et la mer. La région ainsi explorée comprend exactement les vastes territoires des deux communes mixtes de la Mizrana à l'Ouest et d'Azefoun à l'Est.

Partant d'Azazga, et allant de village en village, je parcourus toute la chaîne des Beni-Djennad jusqu'au delà de Makouda. Revenu à mon point de départ par le versant nord, je pus ainsi traverser tout le territoire des Flissa, tribu où les traces de la domination romaine se retrouvent à chaque pas. Au retour, enfin, quelques jours de beau temps m'ont permis de rayonner autour du pic de Thangout et de pousser mes investigations jusqu'au douar Iazouzen, qui est à une trentaine de kilomètres à l'Est de Port-Gueydon.

Ces longues et patientes recherches à travers un territoire si vaste m'ont amené non seulement à reconnaître un certain nombre de postes romains inconnus, mais aussi à relever quelques inscriptions latines que je crois également inédites. A Makouda, où devait se trouver, sur le rocher Ichq'ern, un poste militaire des plus importants, j'ai pu relever deux inscriptions (noms de personnages) ; à Thaq'sebeth, près de Thigzirth, une autre et un dessin rupestre qui semble représenter une espèce de casque vu de face. A Azeffoun (village kabyle), j'ai découvert, encastrés dans la muraille d'une maison, deux fragments d'inscription latine, puis deux stèles, dont l'une porte un bas-relief, et l'autre, une inscription mentionnant le nom d'un médecin.

Au même village, j'ai pu me faire montrer, dans l'intérieur d'une habitation kabyle, un fragment de mosaïque assez bien conservé et représentant deux rosaces d'un bel effet.

Mais ma venue à Azeffoun, visité maintes fois par des archéologues, a été surtout provoquée par le désir de voir et de contrôler les vestiges d'une conduite d'eau que l'on suppose descendre de Thamgout.

Ces traces, qui consistent en une longue série de blocs forés intérieurement, sont en effet en amont du village Azeffoun et visibles sur un parcours de près de 2 kilomètres. L'ayant explorée dans les deux sens, il m'a été permis de constater que cette conduite, sur laquelle court une légende des plus intéressantes, mérite une étude plus approfondie. De mon examen, qui n'a pu être que superficiel, il résulte que les différents blocages qui composent la conduite à cet endroit sont couverts de groupes de lettres latines, grossièrement gravées et parfois accompagnées de caractères libyques. Ce rapprochement de lettres de langues différentes m'incline à conclure que les auteurs de ces travaux étaient des Berbères latinisés, hypothèse qui confirmerait en tous points le thème de la légende.

Remontant vers le pic de Thamgout, j'ai pu, en deux endroits différents et assez éloignés l'un de l'autre, relever d'autres traces relatives à cette conduite qui, à partir du village Ih'emziouen, semble être faite en maçonnerie. Dans le dessein de poursuivre mon enquête, j'arrivai enfin au village de Lqela'a, situé sur le flanc nord du pic de Thamgout. Là, sur les indications d'un des notables du village, je fis la découverte d'une stèle libyque présentant, outre la silhouette d'un personnage se tenant debout, une belle inscription berbère de 15 à 16 lettres. Cette découverte, venue fort à propos pour me dédommager de mes peines, va également compléter la collection de documents libyques que j'ai eu la bonne fortune de recueillir sur la Kabylie antique du Djurdjura.

Avant de terminer ce rapport, je dois ajouter qu'outre ces différents résultats, purement archéologiques, il convient de signaler une petite étude que j'ai pu faire sur la zaouïa de Sidi-Mançour, à Thimizar des Beni-Djennad. Cette étude, relative à l'organisation intérieure de cet établissement, est complétée par une notice rédigée en arabe par le cheikh-directeur, mentionnant les principaux miracles du saint et le *kanoun* de la zaouïa, dont la fondation remonte au XVI^e siècle.

(*Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques et scientifiques*, 1912, pp. CCXXIII-IV)

ANNEXE III
[INSCRIPTION TOUARÈGUE]

Je grimpe sur les Gour Hattaba, collines tabulaires qui bordent la route, à l'ouest, et qui dépassent la plaine d'une cinquantaine de mètres. Sur la dalle rocheuse qui revêt l'une des éminences subsistent des restes d'habitations, tandis que des cavernes de troglodytes se voient à un niveau inférieur. Cela rappelle les ksour berbères du Sud tunisien et du Djebel tripolitain. Pourquoi les habitants ont-ils quitté leurs demeures ? A quelle époque ? Je l'ignore.

Aucune trace de dessins rupestres, mais, sur une grosse pierre plate, le commandant Donau a relevé une inscription en caractères tiffinagh que j'ai soumise à deux autorités en la matière, M. Basset et Sidi Saïd Bou Lifa. Les inscriptions tiffinagh sont d'autant plus difficiles à déchiffrer qu'on n'est pas encore exactement fixé sur la valeur de tous les caractères ; aussi importe-t-il de relever tous les documents qu'on peut rencontrer. Un autre problème consiste à trouver le sens dans lequel il faut lire l'inscription, car l'écriture se trace aussi bien de droite à gauche que de haut en bas ou réciproquement. Il arrive que les Touareg eux-mêmes sont parfois incapables de déchiffrer ce qu'ils ont écrit. Dans le cas présent, une nouvelle complication découle de ce fait que l'écrivain semble avoir cherché à dissimuler le vrai sens de son texte ; on se trouve donc en présence d'une de ces inscriptions "à clef" dont on possède déjà quelques spécimens. Il s'agit de trouver la clef ! On voit qu'il faut se livrer à une véritable acrobatie pour déchiffrer l'énigme. Œdipe et Champollion auraient eu là un beau sujet d'étude. On comprend, dès lors, que Si Saïd Bou Lifa ne donne sa lecture qu'avec de légitimes réserves.

L'inscription des Gour Hattaba, qui paraît assez récente, doit se lire de droite à gauche ; la deuxième ligne est la tête en bas, le graveur s'étant placé sur le rocher pour l'écrire. Quant à la clef, elle consisterait dans une coupure et un entrelacement des lettres dont il faut rétablir l'ordre. On me permettra de passer ici sous silence la dissertation que m'a fournie le savant berbérisant d'Alger, pour arriver tout de suite à sa traduction. La voici, avec la transcription des tiffinagh en caractères latins :

<i>Aou</i>	<i>nek</i>	<i>Sadoun</i>	<i>Ba-Rennan</i>
Ceci (est de)	moi	Sadoun	Ba-Rennan (ou Bournan)
<i>n</i>	<i>Ihnan</i>	(<i>enhir' ?</i>)	<i>adjenna</i> <i>oult</i>
des	Ihnan	(ai vu)	un matin la fille
	<i>Tachat</i>		<i>illan</i> <i>Azger</i>
	de Tachat	qui est (chez les)	Azger

Je tiens à vous donner une autre traduction également vraisemblable (vous ferez votre choix) :

« Ceci est de moi, Sadoun Ba-Rennan. – Nana la fille de Tachat est supérieure » (sous-entendu évidemment : en beauté à toutes les femmes !).

(L. Pervinquière, *La Tripolitaine interdite*,
Paris, 1914, pp. 85-87.)